

Le Libertaire

ORGANE HEBDOMADAIRE DE L'UNION ANARCHISTE (Fondé en 1895 par Sébastien Faure et Louise Michel)

ADMINISTRATION-RÉDACTION : 9, Rue de Bondy — PARIS 10^e — Téléphone : BOTzaris 68-27 (Métro : Porte St-Martin)

Pourquoi
tant crier pour
l'Autriche quand
on tolère
l'assassinat
de l'Espagne ?

L'UNION SACRÉE C'EST LA GUERRE

UNE SEULE RIPOSTE
AU FASCISME

La levée du blocus

En annexant de la façon brutale qui lui est propre l'Autriche au Reich allemand, Hitler a permis aux partis marxistes de se rapprocher davantage encore de la bourgeoisie, d'intensifier la vague de chauvinisme, de réaliser effectivement l'union sacrée.

Blum a échoué dans sa tentative de constituer un gouvernement d'union sacrée, mais les ouvriers guidés par la II^e et la III^e Internationale étaient avec lui et ils ne protestent pas quand le chef de la S.F.I.O. manifeste son désir de tenter à nouveau et de réussir son expérience.

Les sentiments antifascistes du prolétariat, adroitement exploité par ses chefs, détourné de son véritable sens, le mène directement à la guerre.

Il n'est pas prématuré de dire que, si le Führer recommandait actuellement en Tchécoslovaquie le coup qui vient de réussir aussi parfaitement en Autriche, le prolétariat, à l'exception de l'infime minorité révolutionnaire, se porterait, d'un seul bloc, aux côtés de sa bourgeoisie.

Il est hors de doute que si le capitalisme anglais ni surtout le capitalisme français tenu par ses accords et par ses intérêts ne toléraient l'envenissement de la Tchécoslovaquie et auraient immédiatement recours à une intervention armée.

A cet effet, les chefs des partis de gauche préparent activement le terrain.

« Nous ne saurons, disent-ils, laisser le fascisme s'imposer en Europe Centrale. La Tchécoslovaquie est une nation démocratique, si elle était directement menacée, nous devrions immédiatement nous porter à son secours.

JACQUES SANVIGNE.

(Voir la suite en 6^e page.)

L'Anschluss est fait

Nous ne sommes pas de ceux qui feignent de se voiler la face devant le coup de force hitlérien. Les voilà qui se lamentent et qui crient au scandale parce que les corps nazis et la Reichswehr sont entrés en Autriche et ont, du même coup, mis par terre le fragile Etat danubien dont la façade mal récrée, ne faisait plus illusion à personne. Ces pharisiens oublient de balayer devant leur porte. Faut-il leur rappeler que l'usage de la violence n'est pas le privilège du gouvernement allemand, que le nôtre, en particulier, sait à propos s'en servir quand les intérêts de l'imperialisme français sont menacés ? Notre plus récente histoire coloniale, celle qui s'écrivit avec le sang des indigènes de Meknès et de Metlaoui, en est la meilleure des preuves.

Certes, le triomphe de Hitler nous émeut. Nous en savons à l'avance les siennes contre-parties. Après l'heure des apothéoses et des défilés spectaculaires, nous savons que s'abattra sur l'Autriche la terrible répression nationale-socialiste, avec ses fureurs antisémites, ses camps de concentration, ses proscriptions et ses meurtres légalisés. C'est cette violence-là que nous jugeons détestable. Et ce que nous déplorons, c'est que le prolétariat de Vienne, écrasé le 12 février 1934 par ceux-là mêmes qui détenaient hier le pouvoir, n'ait pu jouer sa carte à la faveur des événements actuels. Mais nous n'aurons pas une trace de sympathie pour les Schuschnigg et consorts, hommes politiques sans honneur, patriotes à la solde de l'étranger, qui ne peuvent faire preuve d'énergie qu'en mitraillant des ouvriers, des femmes et des enfants et qui, compariant sur l'amnistie de l'oubli, lancent hier, un appel au secours aux survivants de leur odieux massacre. Ces héros d'opérette et ces pantins sanglants méritent leur destin.

LASHORTES.

(Voir la suite en 6^e page.)

Elle se réalise dans la défaite du prolétariat

La semaine a été fertile en événements, en trahisons et en enseignements. L'occupation de l'Autriche et la réalisation de l'Union sacrée, le refus des « nationaux » d'y participer, la honteuse capitulation des partis ouvriers et des organisations syndicales, voilà de quoi ouvrir les yeux des plus aveugles.

On aurait pu croire lors de la constitution d'un cabinet d'union nationale que les partis de droite allaient collaborer. Disons le tout net : en refusant, les représentants de la bourgeoisie française ont manqué de sens politique. La participation communiste qui les effrayait n'était offert pour eux qu'avantages : fin des revendications ouvrières et abolition des conquêtes sociales. C'était le coup de grâce à « l'esprit » des grèves de juin.

La défense nationale eût été le leitmotiv stalinien grâce auquel les 40 heures furent mortes légalement et totalement. MM. Flandin et Marin n'ont pas compris. Ils ont négligé l'efficacité du chloroforme qu'eût déversé sur les masses un ministre du Travail communiste. Ils ont manqué le coche.

Sans doute ont-ils espéré que devant leur intransigeance Blum allait capituler et leur abandonner les rênes. Aveuglés par leur haine des ouvriers et leur désir de prendre une éclatante revanche des occupations d'usines de juin 36, ils n'ont envisagé que restaurer l'autorité du patronat de droit divin. Ils n'ont pas compris

que l'anesthésiant communiste était supérieur aux coups de couteau du Sénat.

Piqué au vif, Blum s'est entêté et a formé son ministère. Si les minorités nationales n'y figurent point ne peuvent participer à l'étoffement de la lutte des classes, le résultat est en fait le même. Ce sont les ouvriers eux-mêmes qui cessent le contrat. Ce sont eux-mêmes qui sacrifient les 40 heures et décrètent la trêve entre Français. Le taureau stupide s'hypnotise sur la muleta et ne voit pas le toréador. La muleta, c'est Hitler.

Ainsi donc, c'est le monde renversé. C'est le prolétariat, celui qui n'a rien à défendre et

POUR AIDER...

les Antifascistes
ESPAGNOLES

venez vous à la

FÊTE de la

S.I.A.

à LA MUTUALITÉ

Voir le Programme en 6^e page

qui fait les frais de la guerre qui donne des leçons de patriotisme à sa propre bourgeoisie. C'est celle-ci de son côté qui donne au prolétariat une leçon d'esprit de classe.

Par la voix du bureau de la C.G.T., les ouvriers « affirment leur volonté de contribuer activement à l'organisation de la défense du pays ».

Comme l'écrivit l'Œuvre, qui s'en réjouit : « Devant les menaces hitlériennes et fascistes, la France républicaine vautelle d'être défendue ?

Les ouvriers ont répondu : Oui !

MM. Gignoux, Flandin, etc..., semblent dire, eux, qu'il n'y a pas de défense nationale en pays de 40 heures, de congés payés et de délégués syndicaux.

La bourgeoisie se fout de la Patrie et ne lui sacrifie jamais ses intérêts de classe.

Le prolétariat, trahi par des chefs dont le nom restera à jamais entaché d'infamie, croit encore à la divinité du Moloch.

Le plus triste est que le prolétariat se flatte de la leçon de patriotisme qu'il donne au lieu de faire son profit de la leçon de lutte de classe qu'il reçoit.

Pour nous, tous nos efforts doivent tendre à remonter le courant. Arriverons-nous à faire stopper le troupeau avant qu'il ne franchisse la grille des abattoirs ?

Tous debout contre la guerre

L'occupation de l'Autriche par Hitler vient de nouveau d'assombrir l'horizon. Les menaces de guerre pèsent sur le monde. Une préparation psychologique intense est faite. Les partis dits ouvriers n'attendent pas même comme en 1914 que la guerre soit déclarée pour capituler. Ils se précipitent eux-mêmes dans les bras de la bourgeoisie. L'Union sacrée est moralement faite.

Allons-nous revoir les années tragiques de 1914-18 ?... Nous ne voulons pas croire que vingt ans à peine après la dernière guerre l'odieux souvenir soit déjà oublié et que ceux qui ont vécu pendant quatre années dans la boue des tranchées, quittés constamment par la mort, voyant à côté d'eux succomber leurs camarades, soient prêts à y pousser leurs enfants.

La guerre ne doit pas être acceptée. Il n'est que temps que tous les opposants se groupent, et engagent une action contre le fléau qui menace. Nous devons sans relâche alerter l'opinion publique. Il est encore temps d'enrayer le courant de chauvinisme que tous les partis tentent de créer.

Notre Union Anarchiste peut se targuer d'avoir été la première à s'y dresser. Un numéro spécial du « Libertaire », qui a été diffusé à plus de 30.000 exemplaires, a été tiré à l'annonce qu'un gouvernement d'Union nationale se constituait.

Un meeting a été rapidement organisé, il aura lieu lundi à la Mutualité. Il n'est pas un anarchiste, pas un sympathisant, pas un lecteur du « Libertaire », pas un pacifiste, qui restera chez lui ce soir-là.

Dans les circonstances présentes ne pas venir manifester avec nous haine de la guerre, c'est se rendre complice des capitalistes d'Union sacrée. Donc tous lundi à la Mutualité.

L'UNION ANARCHISTE.

Le fascisme rouge en décomposition

J'ai rencontré par hasard, sur la plate-forme d'un autobus, un communiste cent-pour-cent.

Comme s'il eût discours en réunion publique, le bonhomme pétorait à voix haute : il désirait évidemment qu'on l'écoute.

J'eus tôt fait de trouver sa place dans cette « espèce » communiste qui approuve aveuglément tout ce que disent, écrivent et font les Responsables du Grand Parti des Masses.

Se permettre de critiquer, de discuter et même de chercher à comprendre les faits et gestes du Chef génial et bien-aimé et des hommes de confiance qui l'entourent, ce serait, pour un spécimen de l'espèce en question, commettre le péché mortel de mettre en doute l'infalible clairvoyance, le désintéressement, le loyalisme et le dévouement sans bornes de ces surhommes.

(Dans les villages perdus au fin fond de la campagne, on trouve de vieilles bigotes qui possèdent la même stupéfiante foi dans tout ce que peut dire et faire leur curé.)

Je tombais bien : le bavard parlait du récent procès de Moscou et, sur un ton sans réplique il dégoisait les ahurissantes calomnies que l'Humanité vient de servir, à cette occasion, à ses pitoyables lecteurs.

Je vous fais grâce de ces anéries ; elles sont archiconnues et n'ont même pas l'atract de la nouveauté, car elles ont été proférées lors de tous les prêches du même genre qui ont précédé le dernier en date.

Un défilé d'inepties était à la fois si extravagant et si stupide qu'il m'eût paru ridicule d'avoir l'air de prendre au sérieux des absurdités de ce calibre.

Au surplus, j'étais arrivé à destination. Je quittai l'autobus.

SEBASTIEN FAURE

(Voir la suite en 6^e page.)

UNION ANARCHISTE — FÉDÉRATION PARISIENNE

HALTE A LA GUERRE !

HALTE A L'UNION SACRÉE !

et au secours de l'Espagne

De tous les côtés, les menaces de guerre pèsent sur le monde. Hitler continue sa politique de coups de force et occupe l'Autriche. L'intervention des puissances fascistes se poursuit en Espagne. Dans notre pays les partis dits ouvriers capitulent et réalisent l'Union Sacrée. Le prolétariat ne doit pas les suivre dans cette voie. Nous ne devons jamais oublier que la guerre est toujours la défaite de la classe ouvrière, que notre ennemi est chez nous. Contre le fascisme ?... Oui, par tous les moyens, sauf la guerre impérialiste.

Il n'est que temps de se dresser contre l'horrible massacre qui se prépare. Mais comment lutter ?...

C'est ce que vous diront les anarchistes au

GRAND MEETING

qui aura lieu le LUNDI 21 MARS à 20 h. 30, Grande salle de la Mutualité, rue St-Victor (Métro : Maubert-Mutualité).

Orateurs :

Servant, Patorni, Doutreau, Coudry, Frémont, Huart, Sébastien Faure

Participation aux frais : 2 francs. — Chômeurs : 1 franc.

SERVICE D'ORDRE :

Tous les camarades de l'U.A. et de la J.A.C. seront à la Mutualité à 19 h. 30 précises pour assurer le service d'ordre.

DU BLÉ POUR L'ESPAGNE

E T D E S A R M E S

Chacun son antifascisme

Avant la mobilisation des corps, on continue la mobilisation des consciences. Dans les familles du peuple, dans les bistrots de faubourg, dans les usines et les chantiers, chacun commente la « politique » et donne son mot. Du garçon de bureau à mille francs par mois jusqu'au dernier des manœuvres, tout le monde émet son avis sur la situation internationale, le rôle de la France, les provocations de Hitler, etc... Les uns se réfèrent à St-Brice, les autres à Léon Blum, ou bien à Gabriel Péri. On va même jusqu'à reconnaître une nouvelle science diplomatique, le « tabouisme ». Mais il nous faut bien le constater et le déplorer, personne ou à peu près ne parle « de peuple ». Aucun n'a le bon sens ni la modestie de se confiner, en matière de politique étrangère, dans le petit rôle qu'il joue dans la société capitaliste. Et ceux-là qui n'ont rien sont disposés à s'en aller se battre au même titre que ceux qui possèdent. C'est l'éternelle duperie qui recommande !

Par le fait même qu'il accepte d'écouter les arguments des grands politiques internationaux, le prolétariat se trouve infailliblement amené à avancer la guerre. Les raisons qu'on lui présente pour la légitimer seront toujours excellentes. Un gouvernement qui veut faire combattre son peuple trouve toujours quelque indépendance à déclencher, quelque militarisme à abattre dans le pays voisin, quelque fascism qui « ne passera pas ». Si telle raison est jugée insuffisante, il n'y a qu'à l'appeler d'un nom nouveau. On retourne le disque de phonographe. Mais la chanson reste la même. Hier Guillaume II. Aujourd'hui Hitler. Il n'y a guère que la coupe de moustache qui diffère.

Hitler ! Fameux croquemitaine qu'il suffit d'évoquer devant ces enfants que sont les ouvriers mobilisables pour leur faire accepter les impôts nouveaux et les feuilles de route ! Epuvantail qui permet l'union de la « nation française » et l'alliance du terrassier en chômage avec Pozzo di Borgo !

Les uns nous disent qu'il faut mettre fin aux provocations de ce matamore. Les autres qu'il faut causer avec lui. Les ouvriers ne sont pas les moins chauds pour affirmer qu'il est nécessaire de lui casser la gueule. Et les capitalistes, qui depuis longtemps sont revenus de ces fariboles et ont constitué leur internationale, se réjouissent de cet excellent moral.

En réalité, le prolétariat n'a pas à reconnaître Hitler. Hitler est l'enfant naturel de Poincaré. Son acte de naissance est le traité de Versailles. Les différends de ce personnage avec la bourgeoisie française ne nous intéressent pas. Ce sont des affaires de famille. Qu'ils s'arrangent pour les régler sans nous. Nous ne marchons pas.

Notre famille à nous, c'est le prolétariat allemand. Avec lui seulement nous acceptons de converser. Et sans aucun doute nous arriverons parfaitement à nous comprendre, l'entendre bien ; on me répond : « Mais les ouvriers allemands sont derrière leur Führer ! » Certainement ! Tant que les ouvriers français s'identifient avec leur gouvernement ! Tant que les gueux sans chemise parleront de la France d'outre-mer et de l'intégrité des frontières ! Tant qu'ils garderont le sentiment de la Patrie ! Et tant qu'ils abandonneront leur sens de classe pour s'unir contre l'ennemi de l'étranger !

Mais que s'intensifie la lutte révolutionnaire à

l'intérieur, que le fascisme soit écrasé chez nous, que le peuple français déclare la paix aux peuples d'en face et la guerre à ses exploiteurs, on verra bien alors si Hitler tiendra longtemps, s'il enverra ses troupes sur notre pays en révolution et si les prolétaires allemands que nous nous sommes refusés à combattre ne nous rendront pas la pareille en réalisant avec nous une union, la seule qui vaille d'être préconisée, la seule qui nous ouvrira une ère de paix et de justice, l'union des travailleurs contre leurs maîtres !

La récente aventure qui m'a valu de passer deux mois dans les prisons démocratiques ne plaide guère en faveur de ceux qui voudraient me convaincre d'adhérer à mon fascisme de mobilisation pour me préserver du fascisme. Pour moi, le fascisme est dans le délateur dont le simple témoignage me fait emprisonner. Il est dans les traitements infâmes que peut faire subir à un propagandiste un petit magistrat qui ne connaît même pas son code. Il est dans l'abjection d'un tribunal, siégeant sous le Front populaire, mais que n'est pas désavoué Charles X. En un mot, il est suffisamment implanté en France pour que je n'aie point à le combattre ailleurs.

Le motif même des poursuites ressort de l'arbitraire : du moment que je n'avais pas déploré publiquement la mort de deux agents de police qui avaient le grand tort de garder un immeuble patronal que le patron voulait faire sauter ! Je n'ai point à le combattre ailleurs.

Le motif même des poursuites ressort de l'arbitraire : du moment que je n'avais pas déploré publiquement la mort de deux agents de police qui avaient le grand tort de garder un immeuble patronal que le patron voulait faire sauter ! Je n'ai point à le combattre ailleurs.

Que mes paroles s'appellent juridiquement l'« apologie du crime », c'est possible.

En tout cas, sur cette matière encore, je nie la compétence de la société à m'en demander compte.

Que je me réjouisse ou non, que j'aie le respect de la mort ou non, je n'ai pas de leçon à recevoir du monde capitaliste qui se glorifie d'avoir fait tuer quatorze millions d'hommes pendant la dernière ; de magistrats issus des « élégantes » qui se délectaient à crever la prunelle des communards avec leur ombrelle ; de journalistes qui, après avoir écrit que les « cadavres français », encensent aujourd'hui un soutard qui met l'Espagne à feu et à sang ; d'une classe enfin qui a sacré grand homme d'Etat un macabre imbécile lequel, non content d'avoir préside pendant cinq ans au massacre des peuples, poussait encore l'impudent jusqu'à ricaner dans leurs cimetières.

MAURICE DOUTREAU.

Le 18 mars en 1871 naissait la commune

Nous sommes à la veille du 18 mars, date à laquelle doit revivre, en l'esprit des révolutionnaires, un souvenir. Il y a soixante-sept ans, le peuple de Paris, ce jour-là, défendit contre le Gouvernement réactionnaire de Thiers les canons de la garde nationale et commença ainsi la Commune.

Thiers avait, à Bordeaux, réuni, soutenu toutes les forces rétrogrades de la nation. Le pacte de Bordeaux assurait une partie du pouvoir à chacun des éléments de réaction sociale : légitimistes, orléanistes, bonapartistes. L'Assemblée de sept cent cinquante membres, élue aux récentes élections, en comptait quatre cent cinquante qui, par leur naissance, étaient monarchistes. Bien des considérations furent éprouvées sur les causes qui déterminèrent la Commune de Paris. Quoi qu'il en soit, le motif dominant du mouvement populaire du 18 mars 1871 fut la sauvegarde de la République et des conditions d'existence du peuple menacées par un gouvernement de conservation sociale. Le Comité central de la garde nationale déclara peu auparavant : « Nous sommes la barrière inexorable élevée contre toute tentative de renversement de la République. »

Une série de décisions du Gouvernement atteignit vivement le peuple parisien : ouvriers et petite bourgeoisie. Thiers nomma général de la garde nationale Aurelles de Paladine, commandant de l'armée de la Loire qui, dans une lettre à l'Empereur, regretta d'avoir pu venir, en décembre 51, massacrer les Parisiens : Blanqui, Flourens et plusieurs accusés du mouvement du 18 octobre furent condamnés à mort ; six journaux républicains étaient supprimés ; Paris apprenait le 11 mars sa décapitalisation ; enfin, d'une part, la question des loyers avait été résolue en mettant à la merci du propriétaire trois cent mille ouvriers, petits commerçants et fabricants dont le siège avait éprouvé les ressources, et qui ne pouvaient alors s'en procurer de nouvelles ; d'autre part, les effets de commerce échus du 13 octobre au 13 novembre 1870 étaient rendus exigibles sept mois après l'échéance avec les intérêts, bien que les affaires fussent suspendues depuis des mois et l'escorte introuvable.

Lequel droit un président de tribunal m'obligerait-il à larmoyer sur leur trépas ? La police a assassiné des ouvriers dernièrement à Clichy, à Metz et en bien d'autres lieux. A-t-on pleuré le soir dans les casernes de gardes mobiles ? A-t-on mis en berne les drapeaux des commissariats ? Pour ma part, j'opine à croire qu'on a simplement rechargé les armes.

Que mes paroles s'appellent juridiquement l'« apologie du crime », c'est possible.

En tout cas, sur cette matière encore, je nie la compétence de la société à m'en demander compte.

Que je me réjouisse ou non, que j'aie le respect de la mort ou non, je n'ai pas de leçon à recevoir du monde capitaliste qui se glorifie d'avoir fait tuer quatorze millions d'hommes pendant la dernière ; de magistrats issus des « élégantes » qui se délectaient à crever la prunelle des communards avec leur ombrelle ; de journalistes qui, après avoir écrit que les « cadavres français », encensent aujourd'hui un soutard qui met l'Espagne à feu et à sang ; d'une classe enfin qui a sacré grand homme d'Etat un macabre imbécile lequel, non content d'avoir préside pendant cinq ans au massacre des peuples, poussait encore l'impudent jusqu'à ricaner dans leurs cimetières.

Le 18, à 3 heures du matin, le général Susbielle marcha sur Montmartre à la tête de deux brigades. L'une, celle du général Lecomte, s'empara de la tour Solferino et du poste de la rue des Rosiers ; la seconde, la brigade Paturel, occupa sans combat le Moulin de la Galette.

Cependant, les Parisiens s'éveillaient ; ils apercevaient les soldats dans les rues et, sur les murs, une affiche de Thiers et des ministres déclarant : « Il faut à tout prix que l'ordre revienne, entier, immédiat, inaltérable... »

Les premières, des femmes entourèrent les soldats, les mitrailleuses, interpellèrent les chêts. Des gardes nationaux parcouraient le dix-huitième arrondissement ; plusieurs postes de soldats du 88^e se mêlaient à eux, et gardes nationaux et soldats arrivèrent aux buttes par la rue Muller et la rue des Rosiers. Les soldats du 88^e qui gardaient les canons fraternisèrent et, les buttes étant envahies, le général Lecomte et ses officiers furent arrêtés, puis conduits au Château-Rouge par les gardes nationaux.

De son côté, le général Paturel tenta en vain d'emmenner les canons du Moulin de la Galette. Rue Lepic, il foula arrêta les chevaux, coupa les traits, se mêla à eux, et les mènages déclarant : « Il faut à tout prix que l'ordre revienne, entier, immédiat, inaltérable... »

A la suite de l'agression réactionnaire, des barricades s'élèvent les bataillons de la garde nationale furent sur pied. Thiers, qui, avec ses ministres, s'était réfugié aux Affaires étrangères, fit replier la troupe sur le Champ de Mars et décida d'évacuer entièrement Paris. Dans l'après-midi, comme les bataillons du Gros-Caillou défilait devant l'Hôtel, les ministres prirent peur ; Thiers, absolument affolé, usa d'un escabot dérobé et s'enfuit à Versailles.

Des soldats entouraient, vers trois heures et demie, le Château-Rouge, réclamant l'exécution immédiate du général Lecomte.

Les chefs de poste conduisirent le général Lecomte et ses officiers au Comité de la rue des Rosiers. Des scènes identiques aux précédentes recommandèrent ; le comité fut entouré de soldats exaspérés. Une heure plus tard, un autre prisonnier était amené au comité : le général Clément Thomas, l'homme de juin 1848, reconnu et arrêté rue des Martyrs. Son arrivée déchaîna à nouveau la colère des soldats. Ceux-ci s'emparèrent de Lecomte et de Clément Thomas, les entraînèrent dans le jardin et les fusillèrent.

Les bataillons fédérés, ayant pris l'offensive, s'emparèrent de la caserne du Prince Eugène, où le 120^e de ligne fraternisa, de l'Imprimerie Nationale, de la caserne Napoléon. Dans la soirée, l'Hôtel de Ville était occupé par la colonne Brunel. Des barricades furent élevées rue de Rivoli et sur les quais.

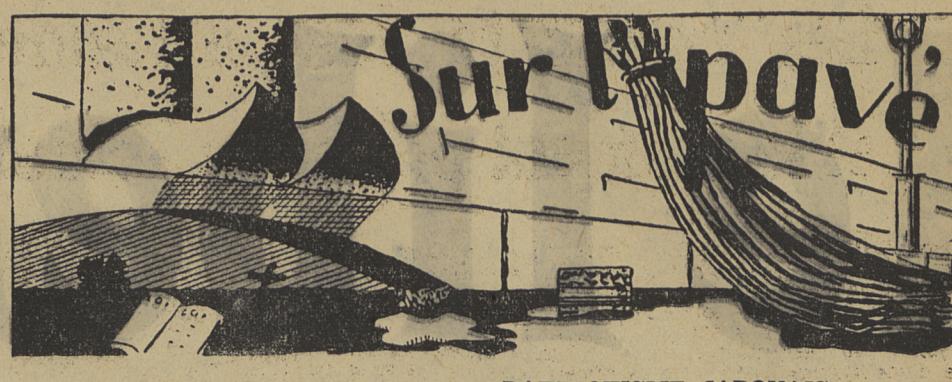
Le lendemain, le Comité central faisait occuper les ministères, la Préfecture de police, les Télégraphes, l'Officiel. Il fixait les élections au 23 mars, décretait la levée de l'état de siège, l'abolition des conseils de guerre, l'amnistie pour tous les crimes et délits politiques.

Le Comité central ayant laissé sortir de Paris les ministres et les troupes hostiles, n'ayant point rapidement attaqué Versailles d'où allaient s'éloigner les forces réactionnaires, ces erreurs furent, hélas ! l'une des causes qui amènèrent la défaite de la Commune et, avec elle, les massacres monstrueux de mai.

Mais la classe ouvrière ne pourra assurer cette mission qu'à la condition de ne jamais lier son sort à celui de sa bourgeoisie, d'engager d'une façon constante la lutte contre elle, d'avoir intérieurement et extérieurement sa politique autonome de classe, sans jamais se soucier de la politique des partis ou des gouvernements, mais pour cela il faut un syndicalisme indépendant.

Quels qu'aient pu être les destins de la Commune, le 18 mars 1871 demeure une grande journée révolutionnaire, un magnifique exemple donné par un peuple dressé contre ses oppresseurs.

R. FREMONT.



PROPOS D'UN PARIA

Provocateurs !

Si, comme tout le fait supposer, nous devons, dans un temps qui ne peut plus être très éloigné, subir les horreurs d'une nouvelle guerre, on ne pourra pas dire que cet événement nous aura pris à l'improviste.

On peut même affirmer que la guerre, si nous n'en subissons pas encore directement les coups, est déjà entrée dans les esprits.

Guerre d'Ethiopie hier, guerres d'Espagne et de Chine aujourd'hui nous ont refamiliarisés avec les communautés, leurs sous-entendus, leurs mensonges et leurs informations tendancieuses et le bourrage de crâne des journaux chargés de tromper l'opinion suivant la cause qu'ils servent.

L'entrée des troupes allemandes en Autriche, l'arrivée triomphale de Hitler à Vienne, réalisant l'Anschluss, sans se soucier des traités, ni de la moribonde S.D.N., et non sans avoir fait savoir à la France et à l'Angleterre qu'elles feront bien de s'occuper de leurs propres affaires, a mis le dernier point à cette psychose de guerre, indéniable.

L'homme de la rue est désormais fixé.

Si l'il l'Humanité, il sait, par la plume autorisée de M. G. Péri que si Hitler touche à la Tchécoslovaquie la France doit immédiatement remplir les engagements de son traité d'alliance.

C'est-à-dire déclarer la guerre à l'Allemagne !

En Angleterre, M. Chamberlain est plus prudent.

Il n'a pas, d'ailleurs, les mêmes raisons que M. G. Péri pour envoyer son peuple au massacre.

Quant aux traités, ce ne sont généralement pas ceux qui les ont signés qui vont se faire casser la gueule, pour les faire observer.

Et puis, on sait ce qu'ils valent... et ce qu'ils deviennent.

Versailles, Saint-Germain, Pacts et rapports, S.D.N. !... pauvres vieilles choses !...

Et vous pourriez, Monsieur Péri et vos dignes complices, que les travailleurs que vous dites détestent, aillent se faire tuer pour un de ces « chiffons de papier », pendant que vous et vos pareils prononcerez les discours et que vos oreilles ne pourront pas les faire observer.

Il n'y a pas de guerre, mais il y a un combat pour la paix et pour la justice... et ce qu'il y a de plus important.

Il n'y a pas de guerre, mais il y a un combat pour la paix et pour la justice... et ce qu'il y a de plus important.

Il n'y a pas de guerre, mais il y a un combat pour la paix et pour la justice... et ce qu'il y a de plus important.

Il n'y a pas de guerre, mais il y a un combat pour la paix et pour la justice... et ce qu'il y a de plus important.

Il n'y a pas de guerre, mais il y a un combat pour la paix et pour la justice... et ce qu'il y a de plus important.

Il n'y a pas de guerre, mais il y a un combat pour la paix et pour la justice... et ce qu'il y a de plus important.

Il n'y a pas de guerre, mais il y a un combat pour la paix et pour la justice... et ce qu'il y a de plus important.

Il n'y a pas de guerre, mais il y a un combat pour la paix et pour la justice... et ce qu'il y a de plus important.

Il n'y a pas de guerre, mais il y a un combat pour la paix et pour la justice... et ce qu'il y a de plus important.

Il n'y a pas de guerre, mais il y a un combat pour la paix et pour la justice... et ce qu'il y a de plus important.

Il n'y a pas de guerre, mais il y a un combat pour la paix et pour la justice... et ce qu'il y a de plus important.

Il n'y a pas de guerre, mais il y a un combat pour la paix et pour la justice... et ce qu'il y a de plus important.

Il n'y a pas de guerre, mais il y a un combat pour la paix et pour la justice... et ce qu'il y a de plus important.

Il n'y a pas de guerre, mais il y a un combat pour la paix et pour la justice... et ce qu'il y a de plus important.

Il n'y a pas de guerre, mais il y a un combat pour la paix et pour la justice... et ce qu'il y a de plus important.

Il n'y a pas de guerre, mais il y a un combat pour la paix et pour la justice... et ce qu'il y a de plus important.

Il n'y a pas de guerre, mais il y a un combat pour la paix et pour la justice... et ce qu'il y a de plus important.

Il n'y a pas de guerre, mais il y a un combat pour la paix et pour la justice... et ce qu'il y a de plus important.

Il n'y a pas de guerre, mais il y a un combat pour la paix et pour la justice... et ce qu'il y a de plus important.

Il n'y a pas de guerre, mais il y a un combat pour la paix et pour la justice... et ce qu'il y a de plus important.

Il n'y a pas de guerre, mais il y a un combat pour la paix et pour la justice... et ce qu'il y a de plus important.

Il n'y a pas de guerre, mais il y a un combat pour la paix et pour la justice... et ce qu'il y a de plus important.

Il n'y a pas de guerre, mais il y a un combat pour la paix et pour la justice... et ce qu'il y a de plus important.

Il n'y a pas de guerre, mais il y a un combat pour la paix et pour la justice... et ce qu'il y a de plus important.

Il n'y a pas de guerre, mais il y

Les syndicats, leur attitude et le moment politique actuel

Quoiqu'il ne soit pas superflu de rafraîchir la mémoire à ceux qui l'ont perdue, nous ne reviendrons pas sur ce qui fut fait les syndicats dans la course de la lutte contre le fascisme. En synthèse, ils ont évité le triomphe du fascisme en juillet 1936. Les syndicats ont sauvé l'économie d'une syncope fatale ; les syndicats ont créé et sont en train de vivifier le plus essentiel de la production dans les circonstances que nous traversons ; les industries de guerre.

Produit-on, fait-on, rendre le maximum au travail en obtenant le maximum de rendement que la guerre nous impose ? Ces questions se formulent sur différents tons, mais coïncident avec l'intention de ceux qui, à tel continu, préconisent les solutions absolues, infaillibles de la production dans les circonstances que nous traversons ; les industries de guerre.

« Ce qui est nécessaire, c'est que tous se rappellent que pour toutes les puissances il y a des limites, et que le lion confédéré pourra aussi se fatiguer. Ce qui est urgent, c'est l'esprit de confiance et le respect renaisse au cœur du prolétariat, que le souffle de juillet soit à nouveau le puissant stimulant des masses productives. Ceci ne dépend pas de nos organisations. Cela dépend du traitement que leur donneront ceux qui, exigeant des devoirs, ne reconnaissent aucun droit. Cela dépend de la loyauté dont on fera preuve avec un mouvement qui meconnaît les appétits du pouvoir, et seulement lutte et vit pour la victoire du peuple, pour la victoire de la révolution espagnole. »

« Les erreurs et imperfections de notre économie seront corrigées et améliorées par les travailleurs eux-mêmes et leurs syndicats. Le reste concerne les autres, principalement ceux qui critiquent les syndicats, les mêmes qui ont inventé une absurdité théorique — que les organisations prolétariennes doivent seulement travailler et obéir, parce que la direction ne doit être qu'en leurs mains, les politiciens. Qu'il y ait une organisation majoritaire, comme la C.N.T. qui n'obéit à aucune directive et n'est représentée par aucun parti, cela est inadmissible pour eux. (De *Tierra y Libertad*).

NOS CONCLUSIONS

Puisque nous sommes sur la question économique, nous dirons que les deux centrales syndicales C.N.T. et U.G.T. tiennent tous les jours des conférences afin que des propositions de chacune d'elles puissent sortir un accord de base. Nous en reparlerons au moment opportun, quand nous pourrons donner des textes et les développer. Toute la presse anarchiste et confédérée est unanime à souhaiter un accord.

« L'Espagne traverse une dure période militaire, les armements sont supérieurs que les forces ont avancé. Il sera vain de se dissimuler. Une fois de plus, nous, anarchistes français, réitérons, après la synthèse du papier de *Tierra y Libertad*, à nos camarades espagnols, combien nous sommes à leurs côtés, combien nous suivons angoissés tous leurs efforts. Nous les aidons de toutes nos forces et pour le mieux. À Paris, le monopole de la compréhension n'est pas le privilège de quelques-uns, et il n'est pas besoin d'être un brillant esprit pour juger la gravité de la guerre et de la révolution. Nous sommes antifascistes, dans toute l'acceptation du mot. Nous considérons comme criminel dans les circonstances que vous traversez, camarades espagnols, ceux qui, ainsi que vous mêmes l'indiquez, — en l'occurrence appelaient-ils par leur nom : il s'agit des communistes — agissent d'abord pour détruire tout ce qui n'est pas dans la pure doctrine stalinienne. Il vous fallait une union absolue, sans fissure. Nous approuvons vos efforts pour en finir avec la lutte intestine quand Franco avance en Aragon : nous voulons que les résultats de vos efforts ne soient pas nuls dans la classe ouvrière parisienne, ceci grâce à un travail efficace et psychologique. Nous voudrions en un mot que tous les partis ouvriers français fassent comprendre à leur gouvernement par une attitude communautaire que la non-intervention doit cesser immédiatement. Notre attitude reste pacifiste quant à la guerre mondiale et nous sommes résolument à vos côtés pour en finir avec la non-intervention. Souhaitons que les prochaines voies au parlement des partis communiste et socialiste, ne soient pas une fois de plus dirigées contre vous, qu'enfin les partis ouvriers français, tout en vous aidant d'une part, ne vous poignardent pas de l'autre. M. G.

« Ce plenum n'a voulu qu'examiner l'œuvre passée et établir les bases pour l'avenir. Ne serait-il pas opportun que ceux qui parlent des syndicats et de leur incomptance

LA C.N.T. et l'U.G.T. POUR L'UNITÉ

Le salut de l'Espagne est en nous

Nous sommes heureux d'annoncer à nos camarades que l'unité d'action entre les deux centrales syndicales C.N.T. et U.G.T. est un fait accompli. Il ne s'agit pas d'unité organique, entendons-nous bien.

Les deux centrales syndicales gardent leur unité propre, mais, en raison de la gravité de la situation devant la guerre et devant la nécessité de produire toujours davantage et d'assurer une parfaite organisation de l'arrière, elles se sont mises d'accord sur un programme commun. Il n'y a aucune fusion, évidemment, chaque organisation gardant son idéal.

Cette unité d'action est un premier pas vers l'unité organique qui réunira dans son sein tout le prolétariat ibérique.

Les représentations d'ensemble des deux Centrales syndicales : Confédération Nationale du Travail et Union Générale des Travailleurs réunies pour examiner la situation nationale et internationale, se sont mises d'accord pour diriger cet appel commun à tous les travailleurs d'Espagne et à l'opinion publique en général.

Notre foi dans le triomphe est aujourd'hui plus inébranlable que jamais, et notre confiance dans la classe ouvrière, illimitée. En nous réside la clef de la victoire et nous savons que personne mieux que les travailleurs ne saurait administrer les forces productrices et combatives, mettre toutes leurs forces en jeu devant les nouvelles agressions nationales et internationales du fascisme.

Travailleurs d'Espagne ! Ouvriers de la C.N.T. et de l'U.G.T. ! Les deux grandes centrales syndicales viennent d'arriver à point sur leur accord, face aux nécessités de la guerre et pour la reconstruction économique et sociale de notre pays. Le fascisme a gagné une bataille en Afrique ; la classe ouvrière l'a gagnée en Espagne en tracant les grandes lignes pour une action d'ensemble.

Foi et confiance dans le triomphe ! Enthousiasme pour lutter et pour vaincre, avec la certitude magnifique de notre force et la volonté bandée pour la défense de l'indépendance de l'Espagne, des droits du prolétariat et de tous les hommes libres !

Sur le pied de guerre, camarades ! Formons un front de lutte avec les yeux fixés sur l'avenir, les coudes unis, formons un bloc indestructible de volontés héroïques.

L'U.G.T. et la C.N.T. affirment aujourd'hui plus que jamais, que l'unité fait la force et que, unis, les travailleurs sont invincibles.

« Au combat et à la victoire, camarades. Au front, à l'arrière, devant le monde entier ! Le salut de l'Espagne est en nous ; nous saurons la sauver et nous sauver, donnant aux démocraties vaillantes l'exemple de notre énergie et de notre enthousiasme.

Vive l'unité de la classe ouvrière ! A bas le fascisme !

Pour la liberté de l'Espagne !

VIENT DE PARAITRE :

Dans la Tourmente UN AN DE GUERRE EN ESPAGNE

C'est un récit complet des événements auxquels participèrent les forces révolutionnaires de la C.N.T. et de la F.A.I., depuis le 19 juillet.

Un volume de 330 pages, couverture illustrée, 12 francs. Franco, 12 fr. 80.

En vente au librairie 9, rue de Bondy.

OPPORTUNISME RÉVOLUTIONNAIRE

« Cette guerre n'aura même pas servi à éclairer les questions sociales ; on l'oubliera quand on voudra, pour revenir aux croyances communes qu'elle a momentanément détruites pour les clairvoyants ». C'est par cette phrase, inscrite en exergue de sa préface, que le grand biologiste français Félix Le Dantec présente une des dernières études de sa vie, éditée en 1916, c'est-à-dire en pleine tourmente : « Savoir ». Et après avoir déclaré que les désastres comme la guerre sont une conséquence des erreurs transmises de génération en génération, Le Dantec suggère que « la seule révolution qui pourrait amener dans la vie sociale des changements durables de quelque valeur serait celle qui résulterait de l'orientation des mentalités humaines vers la Vérité ».

Ceux qui — et plus particulièrement depuis deux ans — cherchent à analyser des phénomènes locaux (la guerre d'Espagne, par exemple) et qui ne trouvent au problème des solutions sociales négatives pourraient sans doute conclure qu'une semblable révolution présente un caractère spécifiquement intellectuel, spirituel et que la Vérité ne peut être que l'aboutissement de l'évolution. Si cela était vrai, leur « évolutionnisme » ou leur « pacifisme » s'en trouverait consolidé. Mais ce serait mal traduire la pensée de Le Dantec.

Pour le savant, la Vérité ne peut être le produit de la scolastique ou de spéculations qui s'égarent dans les sphères de l'abstraction philosophique. Elle doit reposer sur des bases solides, s'inspirer des lois de la biologie et de la physique, elle doit être scientifique, en un mot ; et Le Dantec, si imprégné justement de cette admirable culture scientifique, savait que « la lutte est la loi universelle, la condition même de toute existence ». Ce serait donc rétrécir singulièrement l'idée du chercheur que de lui attribuer cette intention que la révolution ne peut être que la conséquence d'un développement culturel, s'imposant au corps humain sans lutte physique ou matérielle, si j'ose m'exprimer ainsi. Une telle hypothèse nous paraît donc irrational et les anarchistes qui par une sensibilité ou un sens mentalisme louables observent ou adoptent une attitude passive en ce qui concerne la guerre, la paix ou la révolution se placent ainsi en dehors de l'humanité, j'allais dire en dehors de l'univers. Et leur attitude ne peut les conduire qu'à la défaite tant il est vrai — Darwin nous l'a appris — que la sélection naturelle élimine les faibles au profit des forts et que la passivité est une faiblesse et que l'activité est une force.

Sur le pied de guerre, camarades ! Formons un front de lutte avec les yeux fixés sur l'avenir, les coudes unis, formons un bloc indestructible de volontés héroïques.

L'U.G.T. et la C.N.T. affirment aujourd'hui plus que jamais, que l'unité fait la force et que, unis, les travailleurs sont invincibles.

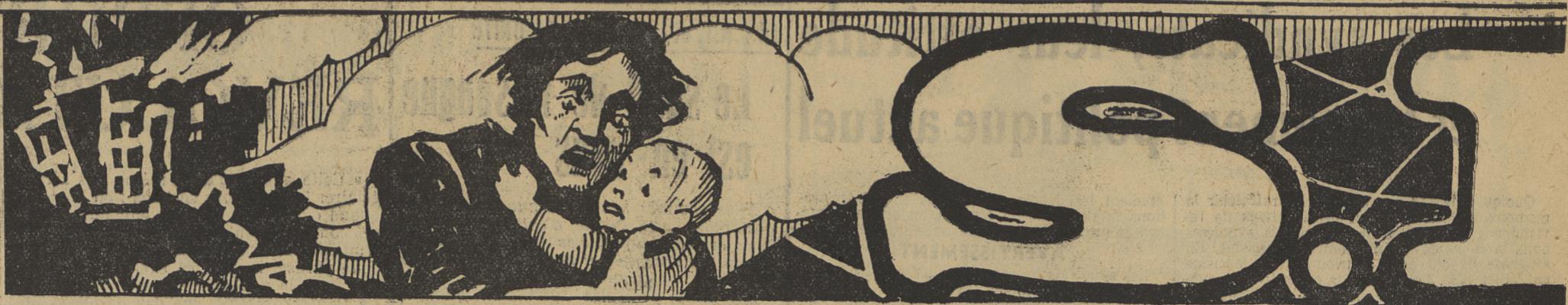
« Au combat et à la victoire, camarades. Au front, à l'arrière, devant le monde entier ! Le salut de l'Espagne est en nous ; nous saurons la sauver et nous sauver, donnant aux démocraties vaillantes l'exemple de notre énergie et de notre enthousiasme.

Vive l'unité de la classe ouvrière ! A bas le fascisme !

Pour la liberté de l'Espagne !</p

Les ouvriers français vont faire des heures en vue d'intensifier la fabrication des armements...

qui n'iront pas en Espagne, hélas !



SOLIDARITÉ INTERNATIONALE ANTIFASCISTE. - Siège central: 26, r. de Crussol, Paris (II^e) - Tél. Roq. 73-96. - Chèque postal Faucier 596-03

Au secours de l'Espagne unie à nouveau devant le danger

La délégation de la S.I.A. qui ne put partir pour Barcelone la semaine passée parce que plusieurs de ses membres étaient immobilisés à Paris en raison de la crise gouvernementale est prête à partir, si la situation qui motiva sa désignation l'exige encore.

Elle remplira la mission qui lui fut confiée à l'issue du grand meeting de Japy. Elle demandera l'élargissement des camarades antifascistes emprisonnés dans les prisons républicaines, et elle obtiendra — nous en sommes sûrs — la large amnistie impatiemment attendue en Espagne et non moins impatiemment dans tout l'univers, partout où se trouvent des partisans de la liberté, des antifascistes convaincus, des révolutionnaires qui ne soient pas de pacotille.

La délégation pense aboutir très vite et revenir au plus tôt à Paris. Alors, il nous faudra les uns et les autres prendre nos responsabilités, engager une vaste action.

La vérité est dure à dire. Depuis plusieurs jours nous tremblons pour le sort des antifascistes espagnols qui ont à faire face, en ce moment, aux efforts conjugués du fascisme international qui semble vouloir en finir avec eux. Les armées de Franco font, entre Valence et Barcelone, une descente rapide vers la mer. Valence et Madrid peuvent être coupées de la Catalogne. Il serait facile, ensuite, d'en venir à bout. Et après ? Après il resterait seulement la Catalogne pour faire face au redoutable danger fasciste.

Nous tremblons pour nos camarades espagnols. Jamais nous n'avons eu autant peur pour eux. Leur cause n'est sans doute pas perdue mais elle est en grand péril.

Les antifascistes espagnols vont s'unir étroitement et faire front. Il y a en eux d'inimaginables ressources.

Mais nous, ici, qu'allons-nous faire ? Il ne s'agit plus à présent d'une aide réduite, d'envoyer un camion de temps à autre. Il faut, là-bas, des vivres en abondance car on y meurt de faim. Les secours individuels ne peuvent plus pallier à tant de dénuement. Nous devons exiger que la France « officielle », les messieurs du Front populaire, adresse à Barcelone, par trains entiers, tout le blé qu'elle a en trop.

Ainsi l'Espagne ouvrière mangera.

Puis, elle se battra avec succès lorsque nous aurons obtenu l'ouverture de la frontière franco-espagnole. Lorsque le gouvernement de Barcelone pourra librement acheter en France les armes et les munitions qui lui font tant défaut.

L'Espagne antifasciste va donner satisfaction à notre délégation : libérer tous les révolutionnaires emprisonnés. Le bel esprit de juillet 1936 va de nouveau souffler sur elle.

Envoyons-lui vite du pain !

Envoyons-lui vite des armes !

Elle fera le reste ensuite : elle sauvera sa liberté et protégera la nôtre.

LA VIE DES SECTIONS

CHEZ BLOCH

Jeudi 10 mars, à la sortie des ateliers, les camarades de la section d'usine avaient organisé une réunion sur la Solidarité Internationale Antifasciste. Des attaques, aussi violentes que menaçantes, avaient paru dans le journal communiste de la boîte et Huart devait remettre les choses au point. Les communistes étaient venus en grand nombre. Disons tout de suite que l'exposé de Huart, qui dure une heure un quart, fut écouté dans le plus grand silence et applaudie à plusieurs reprises. Il fit justice des assertions contenues dans l'article incriminé et mit au défi que ce soit d'apporter un commencement de preuve. A la contradiction, les communistes ne savent que poser des questions particulières, ne se rapportant pas du tout à l'exposé qui avait été fait et négligent systématiquement l'aspect général et international du problème. Disons encore, pour être vrai, qu'une certaine courtoisie fut observée de part et d'autre et que le bel effort fait par tous les ouvriers de cette maison ne risque pas d'être entamé ou diminué par cette réunion, bien au contraire. Excellente soirée, non seulement pour S.I.A., mais pour l'antifascisme.

COLOMBES

Dans chaque numéro du journal local du parti stalinien, la Voix Populaire, la S.I.A. est dénoncée comme un « organisme de division au service du fascisme » et l'on écrit que cette « organisation trotskyste, anarchiste, confusionniste, etc., serait incapable de justifier en quoi que ce soit l'utilisation des fonds qu'elle a pu collecter. »

Décidément, depuis que nos nacos, admirateurs de Napoléon III, tendent la main aux curés, ils peuvent rendre des points aux jésuites. « Colombe, calomnie, il en restera toujours quelque chose » est leur devise.

Leur rage impuissante nous fait sourire. La S.I.A. grandit à Colombes, comme dans tout le pays.

Les camarades de la S.I.A. savent que leurs versements ne sont pas détournés de leur but et qu'au siège de leur organisation, 26, rue de Crussol, ils peuvent demander tous renseignements à ce sujet.

Ce qui désole les staliniens tricolores de Colombes et d'ailleurs, c'est qu'un grand nombre de camarades désabusés

ont quitté le parti dit communiste et sa filiale le Secours populaire de France pour adhérer à la S.I.A. C'est cela qui rend furieux.

Quant à nous, nous avons confiance et nous disons aux travailleurs de Colombes de laisser nos staliniens locaux à leurs chères études... napoléoniennes et d'adhérer en masse à la S.I.A.

BLANC-MESNIL

Malgré la laceration de nos affiches, la calomnie habituelle des nacos, notre conférence filmée du 9 mars obtint un franc succès.

Un bureau, un camarade libertaire présida, assisté de deux camarades des Jeunes socialistes. Ce fut devant une assistance extrêmement attentive que notre camarade Huart fit sa conférence, si documentée, sur le fascisme international, les événements d'Espagne et leurs répercussions sur l'avenir. Il fut un large exposé sur la S.I.A., ses buts, ses moyens d'action et donna les raisons de son succès qui va sans cesse grandissant. Il fit également justice des bruits calomnieux que font courir sur S.I.A. tous ceux qu'elle gêne ; il faut noter qu'avant la séance, un naco avait dit : « S.I.A. agent de Franco », ce jésuite rouge fut vertement remis à sa place par Huart.

L'exposé de notre camarade fut très applaudi ; les films, intéressants et émouvants, conjurèrent le même succès ; enfin, un appel vibrant et ému de notre camarade en faveur des orphelins de Llensa fut magnifiquement entendu. — Planet.

AMIENS

La section a tenu son assemblée générale dimanche ; de nombreux adhérents étaient présents, d'autres s'étaient excusés par lettre. Le secrétaire a rappelé les origines de la S.I.A. en Espagne républicaine, puis la création de la section française et l'adhésion de militants en vue du mouvement syndical, des partis d'avant-garde et d'intellectuels.

A Amiens, le nombre des adhésions grossit sans cesse et des sections sont en voie d'organisation dans le département. Le rapport financier est ensuite adopté sans observation.

De nouveaux membres sont adjoints au bureau qui reçoit la mission d'organiser le collectage et des réunions de quartiers.

Un meeting est également prévu à Amiens en faveur des antifascistes emprisonnés en Espagne républicaine.

Les garderies d'enfants de la S.I.A. espagnole

La S.I.A. espagnole continue en Catalogne l'œuvre qu'avait commencée le Comité d'aide à Euzkadi : elle a repris la charge de 250 enfants évacués d'autres régions que ce comité avait installés dans les villages de Barcelone sous le nom de Garderies.

L'enfance a toujours été la principale préoccupation des hommes sachant sacrifier leur bien-être et leur vie pour un idéal d'émancipation et de liberté. Depuis le 19 janvier 1936, les enfants espagnols ont vu changer l'atmosphère qui les entourait, car les nouvelles conditions de vie, malgré la guerre, ont permis à ces préoccupations de se manifester plus librement. Divers organismes ont rivalisé pour améliorer la situation morale et matérielle de l'enfance : des maisons luxueuses, appartenant autrefois à la haute aristocratie, sont devenues les demeures collectives d'enfants issus pour la plupart d'entre eux des milieux les plus pauvres ; ils y sont entourés de tous les soins : alimentation saine, sites agréables et ensoleillés, instruction, jeux, tout a été organisé d'une façon intelligente pour faire oublier à ces petits les injustices qu'ils ont souffertes trop précocement et préparer en eux des hommes conscients et réfléchis. Parmi ces efforts, le travail réalisé par le comité d'aide à Euzkadi intégré à présent à la S.I.A. est exemplaire.

Au moment où le Comité envoyait encore aux Asturias et aux provinces basques des vivres et des médicaments, les camara des qui le formaient se préoccupaient aussi de secourir les premiers réfugiés qui arrivaient de ces régions en Catalogne, et de sauver de la misère physique et spirituelle les orphelins évacués. Ils ouvrirent ainsi successivement 3 « garderies » : « Euzkadi », « Vasconia » et « Asturias ». Les enfants qui venaient de ces régions avaient particulièrement souffert : depuis quelque temps, la faim régnait dans les provinces du nord et l'évacuation avait été longue et difficile ; souvent les réfugiés n'avaient reçu ni eau ni aliments pendant le trajet. Mais les quelques mois qu'ils avaient passés dans ces colonies avaient particulièrement souffert : depuis quelque temps, la faim régnait dans les provinces du nord et l'évacuation avait été longue et difficile ; souvent les réfugiés n'avaient reçu ni eau ni aliments pendant le trajet. Mais les quelques mois qu'ils avaient passés dans ces colonies avaient déjà effacé toutes les traces de privations ; lorsque je les ai visités, en janvier dernier, ils avaient repris le travail frais et coloré, le poids normal d'enfants très soignés.

Deux des garderies, « Euzkadi » et « Vasconia » sont situées côté à côté, à la sortie de Barcelone, au flanc d'une colline ; les jardins et les bois qui les entourent, leur situation un peu à l'écart, le soleil qui les illumine en font un séjour idéal, qui procure aux portes mêmes de Barcelone les avantages de la campagne. La troisième « Asturias », se trouve dans la ville même, dans un ancien couvent entouré d'un beau jardin ombragé suffisant pour ses 75 enfants.

Chaque matin, les enfants se lèvent à 7 heures 30, et après avoir reçu les soins des femmes qui en ont la charge, déjeunent à 8 h. 30. Ils ont classe dans la maison même, de 9 h. à midi, avec une récréation d'une demi-heure de 10 h. 30 à 11 heures. Après le déjeuner, ils jouent dans le jardin jusqu'à 2 h. 30, heure à laquelle ils rentrent en classe jusqu'à 4 h. 30 ; ils goûtent en sortant et le professeur choisit une douzaine parmi ceux qui ont été les plus sages dans la journée : ceux-là peuvent

se livrer aux jeux de constructions avec un « mécano » jusqu'à l'heure du dîner. Inutile d'ajouter que ce jeu instructif est du goût de tous, et que les écoliers rivalisent d'attention en classe pour le mériter ; presque tous à leur tour voient leurs vœux comblés car le professeur sait distribuer les récompenses de façon à ne pas développer en leur cœur le sentiment de l'envie. Les gardiens d'« Euzkadi » et de « Vasconia », ont unifié leurs classes de façon à grouper dans l'une les plus âgés des enfants, et dans l'autre les plus petits ; l'enseignement y donne des résultats excellents grâce à la haute compétence d'un inspecteur de l'enseignement primaire qui a organisé les études et en assure la direction. Les enfants y font des progrès remarquables.

De temps en temps, les maîtres organisent des excursions aux environs des garderies, sur les collines avoisinantes, au bord de la mer, où ils donnent des leçons pratiques de géographie, d'histoire, de sciences naturelles, etc...

A la nuit, les petits se distraient eux-mêmes : ils se réunissent avec leurs tambours, leurs cornettes et les petits instruments de musique qu'ils peuvent trouver, organisent des bals et chants basques, cantabres ou asturiens qui étonnent tous ceux qui les entendent par la justesse de leur interprétation.

Les jeudis et dimanches sont les jours de visite pour les familles et les amis ; ces visites ne sont pas réglées avec le caractère rigide qui était la caractéristique des anciens collèges et internats religieux ; le seul but en les limitant ainsi est d'éviter le désordre et de protéger l'éducation des enfants contre des visites intempestives.

Enfin, l'après-midi du vendredi, les enfants se réunissent avec d'autres réfugiés des garderies pour aller au cinéma, où ils trouvent une distraction utile grâce au dévouement du Syndicat des Spectacles Publics de Barcelone (C.N.T.), qui offre gratuitement ces moments de loisirs aux enfants accueillis par la S.I.A.

Le dîner a lieu à 19 heures et les enfants se couchent à 20 h. 30 ; la nuit, des infirmières dorment à côté des plus petits, prêtes à se lever s'ils réclament leurs soins.

Telle est la vie des enfants qui ont échappé au massacre des avions et des bandes fascistes et qui, grâce à la solidarité, ont trouvé maintenant les conditions de vie les meilleures. Ces enfants sont nourris par les environs qu'ont fait jusqu'à présent les Comités Espagnols d'Action Antifasciste du Midi de la France, de la région de Lyon et des Comités américains. Nos camarades espagnols nous offrent cette récompense.

Le dîner a lieu à 19 heures et les enfants se couchent à 20 h. 30 ; la nuit, des infirmières dorment à côté des plus petits, prêtes à se lever s'ils réclament leurs soins.

Telle est la vie des enfants qui ont échappé au massacre des avions et des bandes fascistes et qui, grâce à la solidarité, ont trouvé maintenant les conditions de vie les meilleures. Ces enfants sont nourris par les environs qu'ont fait jusqu'à présent les Comités Espagnols d'Action Antifasciste du Midi de la France, de la région de Lyon et des Comités américains. Nos camarades espagnols nous offrent cette récompense.

Le dîner a lieu à 19 heures et les enfants se couchent à 20 h. 30 ; la nuit, des infirmières dorment à côté des plus petits, prêtes à se lever s'ils réclament leurs soins.

Le dîner a lieu à 19 heures et les enfants se couchent à 20 h. 30 ; la nuit, des infirmières dorment à côté des plus petits, prêtes à se lever s'ils réclament leurs soins.

Le dîner a lieu à 19 heures et les enfants se couchent à 20 h. 30 ; la nuit, des infirmières dorment à côté des plus petits, prêtes à se lever s'ils réclament leurs soins.

Le dîner a lieu à 19 heures et les enfants se couchent à 20 h. 30 ; la nuit, des infirmières dorment à côté des plus petits, prêtes à se lever s'ils réclament leurs soins.

Le dîner a lieu à 19 heures et les enfants se couchent à 20 h. 30 ; la nuit, des infirmières dorment à côté des plus petits, prêtes à se lever s'ils réclament leurs soins.

Le dîner a lieu à 19 heures et les enfants se couchent à 20 h. 30 ; la nuit, des infirmières dorment à côté des plus petits, prêtes à se lever s'ils réclament leurs soins.

Le dîner a lieu à 19 heures et les enfants se couchent à 20 h. 30 ; la nuit, des infirmières dorment à côté des plus petits, prêtes à se lever s'ils réclament leurs soins.

Le dîner a lieu à 19 heures et les enfants se couchent à 20 h. 30 ; la nuit, des infirmières dorment à côté des plus petits, prêtes à se lever s'ils réclament leurs soins.

Le dîner a lieu à 19 heures et les enfants se couchent à 20 h. 30 ; la nuit, des infirmières dorment à côté des plus petits, prêtes à se lever s'ils réclament leurs soins.

Le dîner a lieu à 19 heures et les enfants se couchent à 20 h. 30 ; la nuit, des infirmières dorment à côté des plus petits, prêtes à se lever s'ils réclament leurs soins.

Le dîner a lieu à 19 heures et les enfants se couchent à 20 h. 30 ; la nuit, des infirmières dorment à côté des plus petits, prêtes à se lever s'ils réclament leurs soins.

Le dîner a lieu à 19 heures et les enfants se couchent à 20 h. 30 ; la nuit, des infirmières dorment à côté des plus petits, prêtes à se lever s'ils réclament leurs soins.

Le dîner a lieu à 19 heures et les enfants se couchent à 20 h. 30 ; la nuit, des infirmières dorment à côté des plus petits, prêtes à se lever s'ils réclament leurs soins.

Le dîner a lieu à 19 heures et les enfants se couchent à 20 h. 30 ; la nuit, des infirmières dorment à côté des plus petits, prêtes à se lever s'ils réclament leurs soins.

Le dîner a lieu à 19 heures et les enfants se couchent à 20 h. 30 ; la nuit, des infirmières dorment à côté des plus petits, prêtes à se lever s'ils réclament leurs soins.

Le dîner a lieu à 19 heures et les enfants se couchent à 20 h. 30 ; la nuit, des infirmières dorment à côté des plus petits, prêtes à se lever s'ils réclament leurs soins.

Le dîner a lieu à 19 heures et les enfants se couchent à 20 h. 30 ; la nuit, des infirmières dorment à côté des plus petits, prêtes à se lever s'ils réclament leurs soins.

Le dîner a lieu à 19 heures et les enfants se couchent à 20 h. 30 ; la nuit, des infirmières dorment à côté des plus petits, prêtes à se lever s'ils réclament leurs soins.

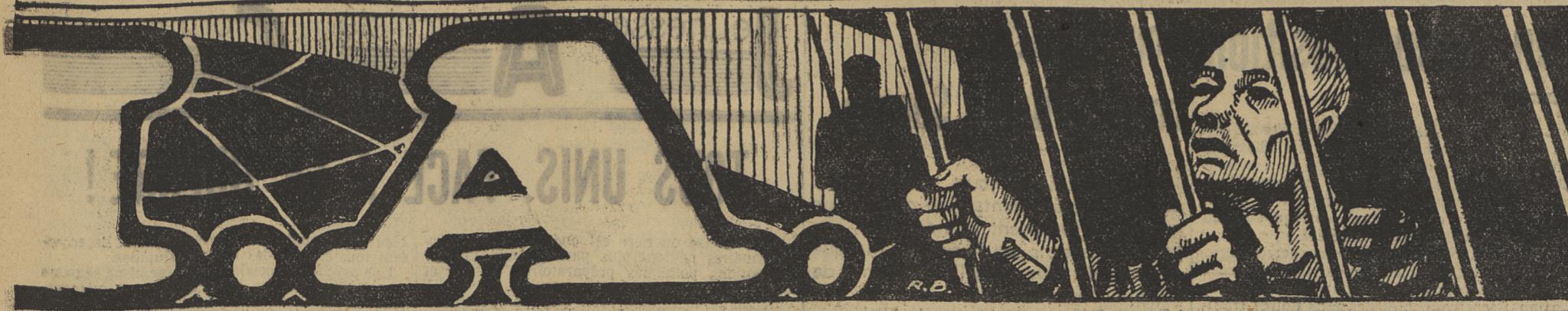
Le dîner a lieu à 19 heures et les enfants se couchent à 20 h. 30 ; la nuit, des infirmières dorment à côté des plus petits, prêtes à se lever s'ils réclament leurs soins.

Le dîner a lieu à 19 heures et les enfants se couchent à 20 h. 30 ; la nuit, des infirmières dorment à côté des plus petits, prêtes à se lever s'ils réclament leurs soins.

Le dîner a lieu à 19 heures et les enfants se couchent à 20 h. 30 ; la nuit, des infirmières dorment à côté des plus petits, prêtes à se lever s'ils réclament leurs soins.

Le dîner a lieu à 19 heures et les enfants se couchent à 20 h. 30 ; la nuit, des infirmières dorment à côté des plus petits, prêtes à se lever s'ils réclament leurs soins.

Le dîner a lieu à 19 heures et les enfants se couchent à 20 h. 30 ; la nuit, des inf



SOLIDARIDAD INTERNACIONAL ANTIFASCISTA. — Secretaria : 26, r. de Crussol, Paris (11) - Tél. Roq. 73-96 - Chèq. Post. : Fauchier 596-03

Los Progresos de la S.I.A.

En efecto S.I.A. crece tan prodigiosamente, que es necesario reconocerlo. Empezó en España, en la primera mitad del año pasado, con una relativa fuerza inicial, y teniendo ante si un porvenir aún más relativo.

En nuestro territorio, muchos la aceptaron con reservas. En Francia, sobre todo en el Mediodía, casi se la rechazo de plano.

Se argüía, tanto dentro como fuera de nuestras fronteras, que había demasiados organismos, que se tenía dificultades para ayudarlos en su labor, incluso para mantenerlos. Si otra institución venía a agregarse a la larga fila de las ya existentes, ¿cómo hacer para que los recursos económicos fueran eficaces para todos?

Nuestros militantes demasiado enclaustrados en el movimiento y unidos ciegamente a los principios libertarios, no sabían del mundo más que lo que se relacionaba con sus ideas, ni veían más gente apta para el trágico social, que la que frecuentaba nuestros sindicatos y nuestros grupos.

Pero he aquí, que en el transcurso de un año apenas, las cosas y la concepción de la lucha social han dado tal vuelco, que lo que hace poco era criticado y rechazado por absurdo casi, es hoy un hecho palpable.

S.I.A. empezó a tientas, teniendo ante si bastantes enemigos, un gran número de espectadores dudosos e inciertos, y muy pocos amigos verdaderos. Con la voluntad inquebrantable de sus organizadores, Solidaridad Internacional Antifascista se abre paso, se adelanta, vence los obstáculos que se le presentan dentro del territorio, se hace oír, y acaba por ser escuchada poco a poco. Las listas de suscripción para la S.I.A., circulan por todos los grupos, sindicatos, instituciones. En el frente, se las ve en todos los batallones y las compañías; los milicianos cooperan para que S.I.A. pueda cumplir con el sinnúmero de compromisos que se ha creado llevando ayuda material a los huérfanos, a las viudas y los presos, a todas las víctimas de la barbarie fascista sin distinción de ideologías.

Pero S.I.A. hace mas. No le basta la obra realizada en el territorio español, y así como el fascismo traspasa por la fuerza las fronteras, destruye y polla vidas, y civilizaciones, S.I.A., también va, mas allá de las fronteras, se organiza, ayuda, protege a las nuevas víctimas y combate enérgicamente la tiranía de este nuevo Caballo de Atila.

Y es así, como vemos nacer sus secciones organizadas por hombres y mujeres de todas tendencias, en casi todas las regiones francesas, en América del Sur (en Buenos Aires), en América del Norte (en Nueva York) y aún, en el viejo continente africano.

Compañeros y amigos antifascistas del mundo, ahora que los piratas asesinos van al abordaje de las naves civilizadas, que extienden más y más la bandera y la insignia de la muerte por sobre los pueblos indefensos. S.I.A. tiene el deber ineludible de triplicarse para hacer frente al enemigo común.

Amigos antifascistas del mundo y de todas las tendencias y matices, hoy más que nunca, es necesaria la fórmula: ¡Hombres libres de todos los países, unidos!

AVELINO MAYAN.

S.I.A. contra el fascismo

Hasta nosotros ha llegado el magnífico periódico que publica la sección de la S.I.A. de Nueva York. De entre las muchas cosas interesantes que contiene *Solidaridad Internacional Antifascista* de ese país, destacamos una que, espiritual y sentimentalmente, está encuadrada en la línea que quisieramos fuera la seguida por todas las mujeres.

Una incansable compañerita, Rosita García, desea que el día tuviera cuarenta y ocho horas para poder trabajar más intensamente por sus « hermanitos huérfanos de España ».

Desgraciadamente, no son numerosas las mujeres que manifiestan este deseo y menos aún, las que como Rosita García, lo llevan a la práctica. En nuestro país, la mujer fue sacudida de su modorra secular por la guerra y la Revolución. No es un misterio para nadie que hoy ocupa puestos en las fábricas, los talleres, las oficinas, que antes ocupaban los hombres. Y así como en los primeros meses de la guerra, las mujeres aprendieron a manejar un fusil, ya se preparan para intervenir en la vida social y económica del país. Las agrupaciones de « Mujeres Libres » ya, entidad nacional, están ahí para demostrarlo.

Pero no basta. Es necesario que las mujeres libres y deseosas de paz formen grupos en derredor de la S.I.A.

S.I.A., integrada por hombres de todas las tendencias, debe ser un centro fuerte e impulsivo frente al enemigo que siega las libertades.

S.I.A. no podrá hacer frente a ese peligro, en tanto las mujeres

no se decidan a tomar parte en la lucha activa como la toman en la tragedia.

Sabemos que son miles las que envían ropa, alimentos, que se desprenden de su dinero para ayudar a las víctimas que gimen en España. Pero no es todo. Hay más. Es preciso, diríamos imprescindible, vaya no sólo a los locales de la S.I.A. a depositar su óbolo, más aún debe integrar esta entidad, debe divulgarla, hacerla conocer en todos los hogares.

No olvidemos que el enemigo que nos acecha es poderoso. Más potente debe ser nuestro organismo para vencerlo. Pensemos que se vale y se valdrá de todos los medios para sumirnos en las tinieblas y reducir a escombros toda nuestra civilización, y opongamos nuestro frente de acero, formado por todos los hombres y mujeres antifascistas.

La tragedia que atraviesa España es una realidad. Pero ya no es solamente nuestro país, es también China, lo será muy pronto Europa Central. El buitre prosigue su carnicería.

Mujeres, madres, formad secciones de la S.I.A. en todos los países, las ciudades, los pueblos todos, que en todos los rincones del orbe haya secciones de SOLIDARIDAD INTERNACIONAL ANTIFASCISTA.

Y allí donde estén constituidas, seguir el ejemplo de Rosita García, trabajando con incansable empeño dentro de S.I.A., por todas las víctimas del fascismo.

Mercedes CASTRO.

Después de la caída de Belchite, las tropas que tomaron la ciudad fueron retiradas y reemplazadas por otras.

Habían derrochado un heroísmo admirable y salvado una situación comprometidísima. Pero eran de la C.N.T. y de la F.A.I.

Después de la toma de Teruel ocurrió lo mismo. Los mandos pertenecientes a la C.N.T. y a la F.A.I. han sido apresuradamente sustituidos por otros.

Y nos preguntamos si estas medidas no explican en gran parte la pérdida fulminante de Belchite y de Teruel.

Preguntamos si las zancadillas políticas y los juegos del partidismo van a seguir hasta la pérdida de la última pulgada de terreno.

Es tiempo ya acabar con ese sectarismo, que nos hace tanto daño como las ametralladoras, los canones y los tanques enviados por Alemania e Italia.

Labor de cooperación social

Si algo en la vida de los hombres como de las organizaciones sociales ha facilitado aliento y dando impulso vigoroso en estos momentos difíciles, a sus ideales de libertad y de justicia; si algún sentimiento nos supera y dignifica de la categoría de las bestias; si la humanidad persiste en no cambiar su curso evolutivo y no desciende a los perelos negros del pasado, aunque para ello tenga que sufrir el doloroso sacrificio de su vida o de su libertad es, no cabe duda, debido al sentimiento de solidaridad.

Este sentimiento; modalidad de una ética moderna, virtud de todas las avanzadas de todos los hombres libres, ariete irresistible contra el despotismo y残酷 de unos contra otros, sentimiento que no ha nacido en las academias sino sentido dentro del corazón de los humanos; que no se cubría con un ropaje de palabras de una literatura decadente; que nació del dolor ajeno, nos tenía forzados que poner de pie a todos, hoy con mejores razones que en otras épocas y colocarnos

en el singular que nuestros intereses nos dictaban.

Pero la Solidaridad con su bello sentido no es patrimonio de un grupo, de un pueblo o de una nación determinada. Es un sentimiento humano y como tal es de todos. Es y debe ser Internacional. Debe ser internacionalmente sentido, debe arrancar de cuajo todo prejuicio raquítico y ruina de credo, de raza, de nacionalidad, porque estos prejuicios han mantenido las diferencias y los odios entre los hombres.

Solidaridad Internacional Antifascista ha sido el resultado de una de esas tragedias que azotan a los pueblos. Creada con el dolor y la sangre de un pueblo, España, a ella se han unido multitud de hombres de todos los sectores antifascistas que desde su creación en 1937 no descansan en todo aquel país que la hidra fascista no puso su pezuña, laborando por darle expresión, vitalidad, forma. Ella ha sido una de las más grandes creaciones de la guerra y de la revolución española.

La Sección Nacional de los Estados Unidos es joven, tiene varios meses de existencia, pero en este limitado tiempo se ha desarrollado con una pujanza y un brío admirables, encuadrándose miles de trabajadores del país que en multitud de Agrupaciones Locales ejercen su influencia en todas las clases sociales del país, presentando el peligro que para toda la Humanidad significa el triunfo de las fuerzas del Fascismo sobre la libertad de las conciencias.

América no puede quedar sorda por lo que ella haya conservado por generaciones y generaciones. A ella acudieron de todos los rincones del mundo hombres que venían con el pensamiento de una vida libre, acuñados por un futuro de concordia y de paz y es precisamente aquí donde presenta la desolación y la ruina creada en España por los modernos bárbaros donde tendrá que darse la expresión más significativa del sentimiento de solidaridad internacional antifascista.

Todos interesarán por el dolor ageno, todos ayudando a los que sacrifican su bienestar y su vida por una causa humana, todos acogiéndose a nuestro lado con la satisfacción del deber cumplido a los que caen y a los que sufren entrelazando orgánicamente nuestras comunes aspiraciones, y no ser cómplices involuntarios del mayor crimen que recuerda la historia.

(De Solidaridad Internacional Antifascista, editado en Nueva York.)

Los niños víctimas de la guerra

La tragedia en la guerra nos es sólo para los que mueren. Se extiende de todavía más a los que quedan en vida. Entre estas últimas víctimas están los viejos, los enfermos y particularmente los niños que se quedan sin padres, sin familia y sin hogar. Para los que se mueren, el sufrimiento es intenso, pero breve; para los infelices que quedan el sufrimiento es también intenso y se prolonga por años por todo una vida. Viejos que en la decrepitud de sus años se quedan sin el sostén y el cariño de aquellos por los que se sacrificaron toda la vida para sostenerlos, para crecerlos. Madres que se quedan sin el fruto de sus entrañas, más querido que su propia vida.

Y los niños? Quién puede describir la honda impresión que dejan en todo el carácter del niño que en su tierna edad queda violentamente privado de las atenciones, del calor, del cariño de sus padres? Quién puede medir los estragos que produce en sus almas el horroso espejismo de estas tiernas criaturas al observar los cuerpos exánimes y horriblemente desfigurados de sus padres extraídos de debajo de las casas demolidas o despedazados por la metralleta?

Después de esos horroso bombardeos no he visto solamente las madres enloquecidas correr de una criatura muerta a otra en busca de sus hijos. He visto muchos niños en la desesperación de su tragedia, en un llanto ininterrumpido, desolador, inconsolable, que tenían que ser arrancados de los cadáveres todavía calientes de sus padres. Escenas desgarradoras que no se pueden describir; que hay que vivirlas para comprender la honda e imborrable impresión que dejan en la mente y en los corazones de quienes las han presenciado.

Al niño que la seguía se quedó un momento como atontado, sin soltar la falda, y, después, cuando se dió cuenta de lo que había ocurrido, estalló en un llanto desgarrador.

Los otros dos casos los vi en Aragón, cerca del frente de Teruel donde actualmente se está combatiendo. Fué un bombardeo aéreo, y los dos casos en dos pueblos distintos, como consecuencia del mismo bombardeo.

El primero lo vi en Perales, pueblo que fué medida demolido en pocos segundos que el bombardeo duró, causando un gran número de víctimas. Me encontraba allí cuando ocurrió el bombardeo y las escenas de destrucción a la que asistí no se borrárá nunca de mi mente.

El bombardeo en campo abierto es terrible; pero más terrible aún es el bombardeo en las poblaciones. En el campo se muere por la metralla y en los pueblos se muere más por el derrumamiento de las casas que de la metralla misma. Y en qué condiciones horrores se quedan aquellos cuerpos deformados, magullados y generalmente incognoscibles! Es imposible mirarlos más de unos instantes, sin sentir helarse la sangre en las venas.

Inmediatamente después del bombardeo se empezó a extraer heridos y muertos de entre los escombros. En poco tiempo diez cadáveres casi incognoscibles estaban alineados en el suelo, esperando que se presentara algún familiar o conocido que los identificase.

De los que podían oír, pocos podían prestar ayuda, por no poseer los medios a su alcance, o por la imposibilidad de acercarse a la casa. En el espacio de muy breve tiempo, doce obuses cayeron sobre un solo edificio, los unos haciendo un agujero en la pared, otros demoliendo balcones o pilares, otros cayendo sobre el tejado, y uno

de entre una casa medio en ruinas salieron dos muchachos teniéndose de la mano, pálidos como la muerte. Uno tenía unos diez años; el otro unos siete. Estaban sangrando, peroafortunadamente estaban heridos levemente. No podían hablar, ni podían llorar. Solo se veía el terror pintado en sus ojos mudos, se pararon a mirar las ruinas, desde las cuales poco antes se había sacado el cuerpo de un hombre medio deshecho. Apresuradamente los sacamos de allí. Interrogamos al más grande de para saber quién estaba en la casa en el momento del bombardeo. No pudimos hacerles pronunciar una palabra. Entonces los llevamos a donde estaban los cadáveres y le mostramos la cara del muerto. Se echó sobre él con solo grito:

— ¡Pa!

Y perdió el conocimiento.

El pueblo de Alfambra también estuvo medio destruido. Allí, por ser el primer bombardeo, hubo todavía más víctimas. Mujeres y niños iban y venían gritando y llorando. Las mujeres que habían escapado de la tragedia, al encontrarse con las mujeres y los niños que lloraban los abrazaban, sin poder encontrar muchas palabras para consolárselas. Acababan por llorar también. Una hora, un día más tarde la escena repitióse a la inversa, y la desgraciada de ayer tendría que consolarse a la infeliz de hoy. Es lo que ocurre en todo el territorio, leal por los crímenes de la hiena fascista.

La escena que más se clavó en mi memoria allí no fué la visión de un niño muerto de una herida en su frente. Aquel ya no necesitaba auxilio. Fueron tres muchachos sentados con su abuelita en la calle frente a la casa derrumbada, mirando mudos el trabajo afanoso de los hombres que buscaban entre los escombros el cuerpo de la madre.

La abuela lloraba silenciosa e ininterrumpidamente mientras el más pequeño, que apenas tendría unos meses, parecía distraerse alejando la mirada de la tragedia. Y mientras gesticulaba, exclamaba repetidamente: «Ha, ha». Si hubiera comprendido que aquellos hombres salían a chorros de la enorme herida, pintando una mancha roja en el suelo.

El niño que la seguía se quedó un momento como atontado, sin soltar la falda, y, después, cuando se dió cuenta de lo que había ocurrido, estalló en un llanto desgarrador.

Los otros dos casos los vi en Aragón, cerca del frente de Teruel donde actualmente se está combatiendo. Fué un bombardeo aéreo, y los dos casos en dos pueblos distintos, como consecuencia del mismo bombardeo.

El primero lo vi en Perales, pueblo que fué medida demolido en pocos segundos que el bombardeo duró, causando un gran número de víctimas. Me encontraba allí cuando ocurrió el bombardeo y las escenas de destrucción a la que asistí no se borrárá nunca de mi mente.

Es la medida de lo que nosotros queremos sacrificar también por ellos que demuestra la profundidad y la sinceridad de nuestros sentimientos solidarios y humanitarios.

BRAND.

El festival del 18 de marzo

En la Sala de la Mutualité, calle Saint-Victor, número 24, tendrá lugar el 18 de marzo, a las 20,30 horas, un grandioso festival cuyo programa se encontrará en la página francesa de la S.I.A.

No creemos necesario reproducirlo. Pero si creemos preciso insistir para que los camaradas españoles asistan numerosos, como supieron hacerlo en otras ocasiones, a ese acto que es al mismo tiempo una ocasión para recaudar fondos y para hacer propaganda.

S.I.A. necesita dinero, para atender a todas sus necesidades de solidaridad material. Necesita que su prestigio, bien ganado, se mantenga y amplie a fin de permitir que su labor sea cada vez más eficaz, en todas las esferas de la vida social.

Os esperamos pues. Que el festival sea un éxito.

Le fascisme rouge en décomposition

(Suite de la 1^{re} page.)

C'est cette rencontre qui m'incite à consacrer cet article à ce procès et aux réflexions qu'il me suggère.

Mon camarade Charles Robert a publié, dans *Le Libertaire* de la semaine passée, un très bon article (1). Je m'excuse de revenir sur ce sujet et au risque de répéter ce qu'il a fort bien dit. Mais il est des choses sur lesquelles il est bon d'insister.

Dans ce procès — comme dans les antérieurs — ce qu'il y a de plus étrange, c'est l'incroyable acharnement avec lequel tous les accusés se sont proclamés coupables de tous les espionnages, de toutes les trahisons, de tous les sabotages, forfaits, attentats, hontes, infamies et crimes mis à leur charge.

Je crois que c'est un fait unique dans l'histoire.

On en a cherché l'explication dans une série de suppositions dont aucune ne satisfait mon besoin de clarté. Mais qu'importe !

Expliqué ou non le fait est là, simple et brutal : tous ont cyniquement avoué. Pis encore : la plupart ont ajouté aux aveux qu'en leur demandait des aveux qu'en ne sollicitait pas.

Poussées jusqu'à un tel degré, la platitude et la contrition — sincères ou hypocrites — de ces individus m'inspirent un mépris et un dégoût indécibles.

On va comprendre pourquoi :

Voilà des hommes qui ont occupé, il y a quelques années, les postes les plus élevés, plusieurs jouissaient, hier encore, des pouvoirs les plus étendus. Leur morte était sans rivale ; rien n'égalait leur insupportable vanité.

Ils se plaisaient à tenir courbée, agenouillée, couchée à plat ventre, rampante, aplatie devant leur « superbe » la multitude d'ouvriers et de paysans qui peuple l'immense Russie.

Quiconque avait le malheur de se mettre sur le chemin de leurs ambitions, de leur porter ombrage ou, simplement, de leur déplaire ou de ne les point saluer assez bas vivaient dans l'angoisse du lendemain.

Grisés de l'écrasante autorité, que leur conféraient leurs hautes fonctions, ils portaient haut la tête, plastronnant, hautains, distants, suffisants, vaniteux, insolents.

Celui-ci était commissaire du Peuple, celui-là ambassadeur, cet autre à la direction suprême des syndicats, cet autre était chef de la Guépou, ce cinquième fut secrétaire général du Parti communiste russe, ce sixième...

J'arrête cette énumération, car il faudrait les citer tous, puisque tous appartenient ou avaient appartenu à l'aristocratie bolchevique la plus gavée, gorgée, repue, comblée.

Tous ces hommes, tant ceux du procès qui vient de prendre fin que ceux qui ont figuré dans les précédents, tous ces hommes, les voici devant leurs juges.

Regardez-les : les yeux baissés, la voix assourdie, l'épiderme suant la peur, humbles, repentants, s'accusant des pires turpitudes, moralement effondrés, délabrés physiquement ; trois mois résument leur attitude répugnante : « platitude, bassesse, lâcheté ».

Comment se soustraire à l'écurerante imprécision de mépris et de dégoût que fait nature le spectacle d'une aussi répugnante abjection ?

Ignoble ! Ignoble !

Ce n'est pas tout.

Voici qui dépasse l'imagination : ces hommes s'accusent d'avoir vendu leur pays à des gouvernements étrangers, d'avoir conspiré contre les conquêtes de la Révolution d'octobre 1917, d'avoir travaillé de toutes leurs forces à l'écrasement du prolétariat russe, à la restauration du régime capitaliste, au retour des anciens maîtres de l'U.R.S.S.

Et pourtant, ils avaient fait le serment de défendre jusqu'à la mort cette Révolution qui leur avait prodigué ses faveurs ; ils s'étaient solennellement engagés à se dévouer corps et âme à la construction du Communisme au sein de la République « dite » soviétique ; ils s'étaient affirmés farouchement résolus à barrer la route à toute entreprise ayant pour but de briser « l'effort du peuple russe en marche vers son total affranchissement ».

Ils n'avaient cessé de se déclarer passionnément attachés à la réalisation des rêves magnifiques dont la Dictature du Proletariat avait apporté l'espoir et fait la promesse aux travailleurs de la ville et des champs.

Ouvriers et paysans ne leur avaient pas marchandé la confiance que ces bandits se flattent de mériter. De son côté, le Pouvoir Central leur avait attribué, dans la hiérarchie pyramidale, les places les plus voisines du sommet.

Auprès de tout ce que les cinq parties du monde comptent de milieux communistes, le nom de ces hommes « extraordinaire » était synonyme de probité, devoir, intelligence, savoir, courage, dévouement, conscience révolutionnaire.

Ces « Géants de la Révolution Russe » appelaient à répandre partout ses mirifiques et glorieux biensfaits, ces « prodigieuses architectes d'un monde nouveau » étaient l'objet d'une affection et d'un culte proches de l'adoration.

Mais brusquement le voile se déchire ; la vérité éclate et la légende s'effondre : frappé de stupeur, l'Univers est informé de la déchéance, de l'indignité, de l'ignominie de ces êtres immondes.

C'est ça, la glorieuse équipe, c'est ça l'incomparable phalange ?

Les bâtisseurs de la Société de Bien-Etre, de Justice et de Solidarité, qui est en train de se réaliser là-bas, c'est ce ramassis de fourbes, de renégats, de vendus, de dégoûtants ?

Que de considérations, profondes et concluantes seraient encore à formuler ! Mais il faut savoir se limiter. Aussi, n'en signerais-je qu'une seule.

La presse stalinienne nous fait savoir que les travailleurs russes exhalent leur coûteuse vengeresse en hurlant : « Pas de pitié pour les espions ! A mort les trahisseurs et les vendus ! »

Je n'aime pas beaucoup que la masse demande aux représentants et détenteurs de la Force judiciaire de prononcer une sentence qu'il appartient au Peuple lui-même de prononcer et, s'il en éprouve le besoin, de mettre à exécution. Toutefois, je comprends cette furie vengeresse.

Ce que je comprends moins, ce que je ne comprends même pas du tout, c'est que cette furie s'arrête là.

(1) « Autour du jumier Staliniens. »

Pour la lutte contre l'Union Sacrée

Depuis quelques jours, nous vivons de graves événements. Les dangers de guerre se précisent, tandis que nos frères d'Espagne souffrent du manque d'armes, de pain et de l'indifférence de toute la classe ouvrière.

Après le coup de force de Hitler en Autriche, le « *Libertaire* » a été le seul journal révolutionnaire à éléver la voix contre l'Union Sacrée et la trahison des directeurs de conscience du prolétariat.

Une édition spéciale est sortie dimanche 13 mars et a été envoyée aux abonnés et aux groupes de province. Toute la journée nos camarades de la Région parisienne ont distribué notre organe pour inviter les travailleurs à la résistance.

Lelecteurs, sympathisants, ANARCHISTES, votre devoir, dans ce moment tragique, est de venir en aide au seul journal qui, sincèrement, cherche à dresser contre la guerre les ouvriers de ce pays, futures victimes des trahisons.

Pour cette lutte, dans laquelle l'homme des anarchistes et de tout le prolétariat est engagé, ainsi que leur vie nous avons besoin d'ARGENT plus que jamais.

COLLECTEZ POUR LE « LIBERTAIRE » SOUSCRIVEZ CONTRE LA GUERRE !

Des listes de souscription sont dès maintenant à votre disposition au « *Libertaire* ».

L'Anschluss est fait

(Suite de la 1^{re} page)

Voici donc l'Autriche qui disparaît. Cet Etat absurde, né de la dernière guerre, n'était pas viable. Son rattachement à l'Allemagne va en modifier profondément la vie économique et pourra, pense-t-on, lui rendre une activité qu'il avait depuis longtemps perdue. Le gouvernement allemand va travailler dans ce sens, comme il est logique. L'Anschluss commencera par l'union douanière et monétaire. Il s'agit de créer entre le Reich et l'Autriche des liens économiques puissants, de provoquer des courants d'échange capables de renforcer vie à l'organisme autrichien anémisé par des années de misère. Le problème n'est pas aisément résolu. D'une part, les capitaux allemands sont rares qui pourraient s'investir en Autriche et, d'autre part, la nature économique des deux pays les rend impropre à une collaboration étendue. L'Autriche est avant tout d'aujourd'hui.

Lorsque continuellement des milliards s'engloutissent dans le gouffre aux armements, pendant que les vieux attendent toujours leur retraite et les chômeurs l'ouverture des grands travaux, pouvons-nous accepter les dures lois de ce régime ?

Les chiffres officiels nous indiquent en effet : 6 milliards de francs pour les armements hors budget en 1936, 9 milliards et demi pour ceux de 1937, et 12 milliards ont déjà été prévus pour cette année. On nous prétend que ce n'est pas tout pour 1938, nous sommes au mois de mars.

Le régime n'est pas encore établi.

Nous luttons contre le stalinisme qui subordonne les intérêts ouvriers à ceux de la bureaucratie russe ; contre ses méthodes policières, son idéologie totalitaire et anti-humaine. En France son néo-chauvinisme est le plus propre à préparer la psychose de guerre.

Nous luttons contre la social-démocratie qui entretient dans les masses l'illusion réformiste et qui pratique, au gouvernement, une politique de conservation sociale au profit de la seule bourgeoisie.

Nous déclarons solidaires des peuples coloniaux qui, trahis par la II^e et la III^e Internationale, restent livrés au capitalisme de la Métropole.

Pour construire dans la liberté un socialisme humain, jeunes révolutionnaires, aidez-nous.

Venez assister jeudi 17 mars, à 5 heures, à la séance d'information et de constitution du « groupe des jeunes révolutionnaires ».

Local : 11, rue Jean-de-Beauvais, V^e.

Jeunesse A anarchiste C communiste

TOUS UNIS, FACE A LA GUERRE !

blent pas troubler les jeunes ouvriers, ils acceptent tout comme des enfants stupides.

Une psychose spéciale a été créée, il ne se passe de semaine que les actualités cinématographiques par exemple, ne nous montrent la puissance de notre flotte, de notre armée ou de notre aviation.

On réveille en effet l'honneur national, on intéressé les individus aux massacres qu'en leur rapporte. Tout est admirablement orchestré : de la presse au cinéma, des partis de gauche aux partis de droite.

Et nous les jeunes, nous n'aurions que le droit de nous faire ? Non ! Il faut coordonner nos efforts, il faut rappeler à tous les jeunes ouvriers leur rôle et leur devoir de classe.

Les sympathisants de notre mouvement doivent adhérer, les adhérents se transformer en militants, et à ce prix peut-être, nous pourrons opposer à la vague chauvine qui monte et à la guerre qui vient, la force d'une jeunesse ouvrière décidée à lutter contre le capitalisme.

P.S. — Les derniers événements politiques, aussi bien intérieurs qu'extérieurs, nécessitent de notre part une attention plus soutenue que jamais en ce qui concerne les risques de conflits impérialistes. Nous nous devons d'affirmer et de répéter sans cesse qu'en aucun cas nous ne marcherons dans une guerre étrangère. P. S.

MANIFESTE DES JEUNES REVOLUTIONNAIRES

Après leur dissolution, les Etudiants socialistes ont réuni le 17 mars tous les jeunes éléments révolutionnaires des lycées et universités pour envisager ensemble la lutte conditionnée par les événements actuels.

A l'issue de cette réunion, ce manifeste nous a été communiqué.

Le parti socialiste vient de dissoudre la Fédération nationale des Etudiants socialistes pour dépit d'opinion.

Ne pouvant accepter le bâillon mis à la Fédération reconstruite les membres de l'ancienne majorité des étudiants socialistes ont fait appel à tous les jeunes qui, face au péril dont le mouvement ouvrier est menacé, veulent faire pour la révolution un effort d'hommes libres : Effort rendu plus nécessaire aujourd'hui que l'échec inévitable du Front populaire a perverti et brisé l'élan révolutionnaire des masses, agravé et rapproché le danger de guerre et le danger fasciste.

Avec plus d'énergie que jamais, nous continuons.

Notre refus catégorique de la guerre et de la préparation à la guerre (course aux armements, union sacrée, création d'une psychose belliciste). Nous dénonçons les antagonismes impérialistes qui se cachent sous la prétendue croisade des démocraties contre les fascismes.

Nous luttons contre le stalinisme qui subordonne les intérêts ouvriers à ceux de la bureaucratie russe ; contre ses méthodes policières, son idéologie totalitaire et anti-humaine. En France son néo-chauvinisme est le plus propre à préparer la psychose de guerre.

Nous luttons contre la social-démocratie qui entretient dans les masses l'illusion réformiste et qui pratique, au gouvernement, une politique de conservation sociale au profit de la seule bourgeoisie.

Nous déclarons solidaires des peuples coloniaux qui, trahis par la II^e et la III^e Internationale, restent livrés au capitalisme de la Métropole.

Pour construire dans la liberté un socialisme humain, jeunes révolutionnaires, aidez-nous.

Venez assister jeudi 17 mars, à 5 heures, à la séance d'information et de constitution du « groupe des jeunes révolutionnaires ».

Local : 11, rue Jean-de-Beauvais, V^e.

LA LEVÉE DU BLOCUS

(Suite de la première page)

Le thème n'est pas nouveau : Sauver la démocratie, faire contre le fascisme une croisade idéologique.

Croisade idéologique ? Toute la préparation morale et matérielle à la guerre, tout le zèle de notre bourgeoisie et de ses fidèles auxiliaires social-démocrates et néo-communistes n'auraient pour but que de sauver la démocratie, de faire contre le fascisme une croisade idéologique ?

Le prolétariat espagnol doit trouver ici tout ce dont il a besoin : des armes, des vivres et même des volontaires.

Surtout que nous ne viendrons pas nous résigner que nous allons déclencher la guerre.

Ce chantage a assez duré. Nous en avons assez d'entendre ceux qui sont prêts à partir sur un signe de leurs chefs prêcher l'inaction, l'indifférence équivaut dans cette circonstance à la complicité sous prétexte que la levée du blocus amènerait *fatalement* une conflagration internationale.

On s'est habitué à répéter cette formule sans se rendre compte que ni les circonstances internationales actuelles, ni les intérêts et les possibilités des impérialismes n'en démontrent absolument la valeur.

Après son succès en Autriche, Hitler aurait pu envahir la Tchécoslovaquie, incapable de lui résister. Il a cru plus sage de se déclarer (momentanément sans doute) partisan de son indépendance.

Et puis le prolétariat d'Espagne va succomber à la famine et au manque d'armes. Le fascisme vainqueur outre-Pyrénées présente au moins autant de dangers de guerre que la levée du blocus.

Le Parti communiste demande aussi que cesse l'embargo sur les armes. Mais il est clair que, pour un parti dont l'influence s'étend sur plus d'un million de travailleurs, il ne s'agit que de sauver la face. Si les intérêts du gouvernement stalinien avaient commandé la levée du blocus celui-ci ne serait plus qu'un mauvais souvenir.

Des manifestations, une lutte suivie et vigoureuse, l'affirmation de la volonté prolétarienne eussent rapidement triomphé de l'ostacisme capitaliste.

En exigeant et en obtenant la levée du blocus, la classe ouvrière reviendra à la saillante conception de l'internationalisme prolétarien.

En assurant le triomphe de la révolution en Espagne elle luttera contre les dictateurs fascistes plus efficacement qu'en allant combattre dans les tranchées les prolétaires qu'ils ont asservis.

La véritable guerre antifasciste ce n'est pas la guerre impérialiste, c'est la guerre de classe.

Le prolétariat français doit imposer à sa bourgeoisie la levée du blocus qui étrangle l'Espagne ouvrière.

C'est cette réponse qu'il doit apporter au geste de Hitler. Jacques SANVIGNE.

Tous les lecteurs du LIBERTAIRE seront à la salle de la Mutualité LUNDI 21 MARS

LASHORTES.

PARIS-BANLIEUE

PARIS-XX*

Le sous-groupe du 20^e lance un appel à tous les copains et sympathisants du quartier de Charenton afin de commencer le débourse de crise occasionnée par les Stalinistes.

Le camarade Pétron de l'U. A. développe les principes anarchistes. A 21 heures, vendredi 28, rue d'Avron.

PARIS-20^e J. A. C.

Depuis l'abandon de la lutte antimilitariste par le parti communiste, les jeunesse communistes foulent aux pieds les principes révolutionnaires. Où est le temps où les consciences se réunissaient dans les permanences avec des coquards rouges et « l'Internationale » aux levres ? Une recrudescence insensée de nationalisme (de gauche, bien entendu), déferle sur la démocratie française. Jeudi et vendredi c'était le conseil de révision où plutôt le matriculation des moutons pour la prochaine der des der et nous eûmes la honte, nous, révolutionnaires, de voir la jeunesse communiste arbore des cocardes tricolores et d'entendre des chansons idiotes sorties de leurs gueules avinées. Tout ce que nous leur souhaitons de mal, c'est de tomber sur un chef citoyen camarade adjudant animé du célébre souffre-souffre qui scrat-gneu-gneu les mettra à cet effet, seront mis en circulation dès le 17 mars.

Dimanche 3 avril, au local, 40, rue Longue des Capucins (Brasserie), à 16 h, causerie par le camarade Montégutet sur l'URSS.

À la fin de la semaine et dans le courant de la semaine prochaine auront lieu dans les salles suivantes : Cappelote, Belle-de-Mai, Saint-Lazare, Saint-Gabriel, Hôtel-de-Ville et Saint-Loup, des meetings publics et contradictoires sur : « Le Statut Moderne du Travail », Organisateurs : Lou Brionnay et Albert Jenger.

Nous pouvons dire que nous avons obtenu un beau succès puisque une quarantaine de numéros sont diffusés.

Partout nous avons rencontré la sympathie des travailleurs, qui, devant la menace de la guerre et l'union sacrée des dirigeants de la classe ouvrière comprennent qu'il est temps de réagir.

Fontaine André.

GENTILLY

Agitation bolchevique !

En juin 1936, les ouvriers s'emparaient des moyens de production, accomplissant le premier geste de la révolution expropriatrice. Mais le « vrai parti bolchevique » déclara que tout n'était pas possible qu'il fallait savoir terminer une grève que le respect de la propriété et des institutions républicaines était devenu le nouveau credo bolchevique français.

Après avoir voté les budgets de la guerre de la police etc., tendu la main aux fascistes, syndicats chrétiens, curistes et autres valets du capital les communistes attendront bien sages à la dernière crise que la droite parlementaire voulut bien consentir à leur accorder quelques marquins ministériels. Mais la droite ne marqua pas dans la « combine » et on va les voir refaire figure d'opposants à cette droite.

Et les ouvriers les suivent encore ! jusqu'ou

Pour se venger de cette défaite dans la constitution de l'Union Nationale, ils viennent d'entamer une agitation féroce ! Contre qui ? Contre les poisons (rouges ou tricolores ?) en organisant à la mairie de Gentilly le premier congrès de la Fédération française des pêcheurs à la ligne !

Après les discours il saurait de faire dans la Bièvre avec renfort de musiques et de collettes, une exhibition de leurs talents. Sûrement que quelques vieux godillots perdus au fond du fleuve les auraient récompensés de leur agitation révolutionnaire. Ne les plaignons pas trop : ils ont beaucoup péché, il leur sera beaucoup pardonné et la main tendue aidant, le royaume des dieux leur appartient. — Un pauvre d'esprit.

NOISY-LE-SEC

Les chrétiens peuvent-ils tendre la main aux marxistes contre le fascisme ? Grande réunion contradictoire, le 9 mars, salle des fêtes de la Mairie, celle est l'affiche qui a couvert les murs de la ville, la semaine dernière.

Dès 20 heures, la salle était aux trois quarts pleine : curés en soutanes, fascistes de tous poils, sans oublier le curé Daniel. Le deuxième et dernier orateur, un agrégé de l'Université de Paris, est venu faire le procès de Karl Marx, puis de Staline, enfin du syndicalisme.

Il aborda le fameux slogan : la main tendue. Il déclara que l'Église avait des amis à droite et à gauche, puis il regretta que les révolutionnaires espagnols aient brûlé des églises et fait passer de la vie à tropas ceux qui avaient pris parti pour France.

La parole est ensuite aux contradicteurs. Un camarade socialiste, puis Routhier, maire communiste, se vit force de faire à son tour le procès de l'Église. Il déclara qu'il est forcé de constater que la religion est toujours l'opium du peuple, cela au travers des cris.

En réalité, bonne soirée de propagande pour la calotte, car, il faut bien le dire, les contradicteurs ne furent pas à la hauteur de leur tâche.

Camarade anti-religieux, il faut accueillir partout, la lutte contre l'Église, car elle profite du mot d'ordre du P. C. pour faire de la propagande.

Paul Fournier.

VOIX DE PROVINCE

FRONCLES

Magister dixit

Les nacos n'étant pas à un renoncement près, le R.P. Campion, à la suite de sa grande réunion publique et contradictoire loupée à tenu à se justifier, déclarant qu'il n'a jamais demandé son adhésion à la Libre Pensée de Chauumont, d'autant plus qu'il fait partie de celle de Paris et est même destiné au columbarium !

Nous lui demandons à quoi lui ont servi ses galipettes en faveur de la main tendue à la calotte ?

N'insistons pas devant ce dilemme; notre conclusion est faite, les cellulards feront la leur ! — Le groupe.

LYON (Villette-Paul Bert)

Le vendredi 18 mars, la réunion ordinaire du groupe est supprimée. Tous les camarades doivent assister à la réunion publique et contradictoire qui aura lieu à 20 h. 30 sur « Ce que veut l'Union anarchiste », au café Besson, 162, rue Barban avec le concours de Cesbron de la J. A. C. et de Lavelor, de l'Union anarchiste.

Face aux trahisons des partis politiques il est du devoir de tous les ouvriers conscients de connaître le programme de notre organisation révolutionnaire.

FÉDÉRATION DU LANGUEDOC

Réunion de la C. E. le 13 mars à Montpellier

Groupes représentés :

Ales, Béziers, Narbonne, Aimargues et Montpellier. Absent : Sète

La discussion débute par la « rédaction de la carte de sympathisant »

Le groupe de Montpellier propose un texte qui remplit les deux conditions demandées : être succinct et complet. Il est accepté après discussion.

Le format de la carte reflète aussi l'attention des délégués et l'on en fixe comme suit les for-

Monsieur Pierre Scize

mes : une carte papier cartonné recto, verso. Au recto : Fédération Anarchiste Communiste du Languedoc « Carte de Sympathisant et de solidarité n° 1 »

Tous les samedis

Lisez « Le Libertaire »

organe de l'Union Anarchiste

Au verso : un texte définissant les tâches de la Fédération.

Le groupe d'Ales propose que l'on redouble ses efforts en vue de propager par la parole et par l'écrit la lutte contre la guerre et l'union sacrée occasionnée par les Stalinistes.

Le camarade Pétron de l'U. A. développe les principes anarchistes. A 21 heures, vendredi 28, rue d'Avron,

PARIS-20^e J. A. C.

Depuis l'abandon de la lutte antimilitariste par le parti communiste, les jeunesse communistes foulent aux pieds les principes révolutionnaires.

Où est le temps où les consciences se réunissaient dans les permanences avec des coquards rouges et « l'Internationale » aux levres ? Une recrudescence insensée de nationalisme (de gauche, bien entendu), déferle sur la démocratie française.

Jeudi et vendredi c'était le conseil de révision

ou plutôt le matriculation des moutons pour la prochaine der des der et nous eûmes la honte, nous, révolutionnaires, de voir la jeunesse communiste arbore des cocardes tricolores et d'entendre des chansons idiotes sorties de leurs gueules avinées. Tout ce que nous leur souhaitons de mal, c'est de tomber sur un chef citoyen camarade adjudant animé du célébre souffre-souffre qui scrat-gneu-gneu les mettra à cet effet, seront mis en circulation dès le 17 mars.

Pour la rédaction du bulletin intérieur l'on demanda à chaque groupe que, sans retard chaque mois, il donne le compte rendu de son activité locale pendant ce mois écoulé, ainsi que les faits saillants passés dans sa localité et intéressant nette mouvement.

PARIS-GERMINAL

Le groupe adresse un appel à tous les camarades, anarchistes ou sympathisants, afin qu'ils apprennent leur oblige pour entreprendre une série de causeries dans les quartiers de la ville.

Des listes de souscriptions, à 20 h. 30, rue Esquirol, au local, permanence tous les dimanches matin.

PARIS-20^e ARR.

Il est des temps où l'on doit dépasser le mépris qu'avec économie, à cause

du grand nombre des nécessiteux.

(Chateaubriand.)

En notre temps où les mains et les

lèvres se tendent avec une indécente rapidité, où tout croule dans la lacheté et l'ignominie d'une camaraderie universelle, il faudrait être, assurément, mille fois plus économique de son mépris qu'au temps du noble vicomte. La multitude

des nécessiteux nous oblige à faire un tri.

Il faut s'y résigner quel que soit notre

désir de rassasier tout le monde. Parisiens

nous avons la ressource de pouvoir opérer en gros, ce qui simplifie la distribution.

C'est ainsi que nous méprisons en

bloc les politiciens, les comparses et tous

les gigolos de Marianne sans nous préoccuper d'une impossible recherche d'individualités dans ce grouillement d'appétits, dans ce magma de convoitises.

De même, nous méprisons tous les larbins de presse, garçons d'étagé mués en

journalistes, infatigables briseurs, habiles à flatter le populaire et à grossir la caisse du patron dont ils reçoivent de

voluptueusement la manne quotidienne. Mais

certains de ces pluminis à l'échine basse

sont plus parfaitement méprisables que

d'autres. Pour accroître leur pécune,

ceux-là ont trahi les plus nobles causes.

Nous sommes, ils ont vomi sur leur

jeunesse et, maintenant, ils cherchent leur

renouveau où ils posent si souvent

leurs pieds.

M. Pierre Scize était pacifiste, autrefois.

Il défendit les objecteurs de

conscience. Il combattit la politique de Poincaré et celle de Tardieu. Puis il passa au service des communistes. Et, depuis deux ans, ce manchot de la dernière guerre,

— qui ne ferait pas la prochaine — pré-

tend, chaque semaine nous donner une

leçon de courage. De l'avis de cette trop

bruyante trompette, les pauvres bougres

de François, ceux de la terre comme ceux

des usines, ont comme premier devoir de

défendre « le pays de la Révolution

triomphante ! » Parfaitement, il faut

courir sur l'Allemand, dégainer contre

l'Italien afin que le bourreau moscovite

puisse travailler en paix. Malheureux

Français qui ne comprennent pas la

beauté de leur destin et qui rechignent

à donner leur peau pour le petit père

Staline ! M. Scize Pierre ne nous l'envoie

rien de : nous sommes une nation de

pantoufliers.

En attendant d'être le héros de la

prochaine saignée, notre nouveau Déroulede,

plus épais et moins comique que

l'autre bave sur quiconque refuse de se

courber sous la férule communiste. Lorsque André Gide publia son courageux témoignage sur la Russie des fusilleurs, il

essaie de le sair en contant deux histoi-

riettes qui n'avaient que le seul défaut

d'être fausses. L'an dernier, il attaqua

le groupe intercommunal. BANLIEUE-SUD.

Tous les vendredis à 20 h. 30, salle du Bas,

maison de la Culture.

LA COURROUVE.

Tous les mardis à 20 h. 30, 172,

avenue Rataud.

AULNAY-SOUS-BOIS.

Tous les vendredis à 20 h. 30, 38,

avenue de la République.

BLAIS-MESNIL.

Tous les vendredis à 20 h. 30,

salle de la Coopérative.

BLONDE-MARIE.

Tous les vendredis à 20 h. 30, 10,

avenue de la République.

BLONDE-MARIE.

Tous les vendredis à 20 h. 30, 10,

avenue de la République.

BLONDE-MARIE.

Tous les vendredis à 20 h. 30, 10,</

**La C.G.T.
proclame
son sens national.
La Bourgeoisie
affirme son sens
de classe.**

le libertaire syndicaliste

Le syndicalisme aux ordres du gouvernement

Elles ont fait triste figure, les organisations syndicales, dans les tractations qui ont suivi la démission du Cabinet Chautemps et précédé la formation du ministère Blum.

Ce départ de Chautemps — qui semble avoir eu d'étranges rapports avec l'annexion de l'Autriche par Hitler — a permis de constater la subordination complète des organisations syndicales au Parti communiste. Car nul ne se fait illusion sur la « spontanéité » des réunions organisées un peu partout pour voter des motions demandant « la constitution d'un gouvernement à l'image du Front populaire ». Rares, parmi ces motions, étaient celles qui, reléguant au second rang la comédie parlementaire, demandaient à la C.G.T. d'agir, non pas en liaison avec le gouvernement, mais pour défendre les intérêts de la classe ouvrière.

Les intérêts de la classe ouvrière ? Cette formule est devenue sans doute incompréhensible pour les dirigeants.

Il ne connaissent plus que l'intérêt national, qui, prétendent-ils, se confond avec l'intérêt des ouvriers. Et un secrétaire d'une puissante Fédération répondait à une déléguée venue réclamer une action syndicale plus énergique : « En défendant l'intérêt national, nous défendons les intérêts de la classe ouvrière qui fait partie de la nation. »

Mais oui. Mais le patronat aussi fait partie de la nation. Et on ne comprend pas très bien comment le prolétariat, qui lutte contre le pa-

tronat, pourrait s'unir avec lui pour la défense de l'intérêt national.

Cette union incompréhensible, ce mariage de la carpe et du lapin, correspondent cependant assez bien à la position prise par la C.G.T. Elle va même plus loin. Cette union « nationale », elle ne la subit pas. Elle la réclame, elle la provoque et voit au mépris public les droits que ne sont, à son gré, pas assez nationalistes. Ayant à se faire pardonner une réputation (fausse, du reste) d'internationalisme, la C.G.T. se montre très chauveuse en ce qui concerne son patriotisme. Et elle est prête à sacrifier, sur l'autel de la Patrie, toutes les conquêtes de la classe ouvrière.

A commencer par les quarante heures. Si la classe ouvrière n'y prend garde, si elle ne fait pas preuve d'une grande vigilance, si elle ne se montre pas décidée à résister, les quarante heures, dans les usines travaillant pour la Défense nationale d'abord, et partout ailleurs ensuite, ne seront bientôt plus qu'un souvenir. Le patronat aura eu — par la fraude — ce qu'il n'a pu avoir directement. Et il l'aura grâce à la complicité du gouvernement et des dirigeants syndicaux. Certes, la mesure sera enveloppée dans un tas d'excellentes raisons, tous les prétextes, bons ou mauvais, seront invoqués.

On parlera de la nécessité de la défense contre le fascisme. On exaltera la défense du pays et de nos libertés. On dira que le fascisme c'est la guerre, mais on oubliera de dire que la guerre c'est le fascisme.

On va de plus en plus vite lorsque l'on s'engage sur le chemin du reniement.

On commence à tendre la main aux frères du syndicat professionnel, et on finit par l'union nationale avec le patronat que l'on avait pour mission de combattre et de détruire. On laisse de côté la lutte de classes, on accepte l'arbitrage obligatoire et l'on finit par oublier la lutte contre le capitalisme international pour préparer la guerre, nations contre nations, peuples contre peuples. On fait resserrer tous les bonds avec nos camarades syndiqués, surtout depuis que la bande à Doriot a organisé des Comités de chômeurs français dans Paris. Aider nos camarades travailleurs en grève ? Quoi de plus naturel : les chômeurs l'ont déjà fait en juin 36, et si demain le fallait, ils recommenceraient certainement. Mais annexer l'Union des comités de chômeurs à la C.G.T. il ne le faut pas !

— Un Sans Travail.

■ ■ ■

POUR UN SYNDICAT COMBATTIF

Aux usines à tubes et boutons d'Aulnoye, les ouvriers métallurgistes d'Aulnoye viennent de faire de ridicules augmentations de salaires à la suite des accords votés dernièrement. Nos salaires ne sont toujours pas augmentés proportionnellement à la croissance du coût de la vie, et on ne peut se moquer davantage des ouvriers. Il est vrai que l'on est conduit dans les usines par des syndicalistes qui se disent communistes, comme cela se passe à Aulnoye et qui n'ont même pas le courage de faire un journal syndical d'usine comme le « Tube Rouge ». Beaucoup d'ouvriers se demandent si le « Tube Rouge » a été vendu au patronat.

Le secrétaire fait preuve d'autoritarisme en choisissant ses délégués en faisant savoir, comme dans la réunion du 7 mars, que les absences ne seront pas tolérées et que l'excuse ne sera admise. Il montre de la nonchalance en laissant faire tous les chefs de service qui commandent les ouvriers comme des bêtes de somme, en laissant augmenter certains délégués de plusieurs catégories sans passer d'essai, alors que les ouvriers ont toutes les peines pour avoir une augmentation désirable.

En voilà assez camarades, organisons-nous dans un syndicat qui aura à cœur de défendre les intérêts vitaux de la classe des exploités. — I. B.

■ ■ ■

LA PAROLE EST MAINTENANT AUX SYNDIQUES

Camarades syndiqués, sans vouloir passer pour des alarmistes, nous le crions : attention ! L'Union sacrée est d'ores et déjà chose faite, et l'Union sacrée, c'est la guerre.

Il ne s'agit plus ici de parler à mots couverts. La guerre est inévitable si vous persistez dans votre passivité, si vous ne vous souvenez plus des principes révolutionnaires dont la C.G.T. devrait encore se réclamer ; ce n'est que par votre action de tous les jours, que vous pourrez faire reculer l'échéance d'un nouveau 2 août 1914. Camarades, enfin, vous tous qui semblez être actuellement aveuglés par le démagogique poison des stalinistes, qui sont prêts à vous envoyer au massacre pour la défense de l'U.R.S.S., nous vous crions, et cela de toutes nos forces : Attention, la trahison des socialistes de 14 sera la trahison de tous les syndicats et partis politiques de 38 !

Souvenez-vous, camarades, des 9.154.483 cadavres pour que cela ne recommence. Avez-vous déjà songé un instant à ce que pourrait être la prochaine ? Savez-vous que contre certains gaz, les masques sont impuissants ? C'est à cela qu'il vous faut réfléchir, camarades : ce ne sera pas seulement votre peau qui sera en jeu, mais aussi la vie de vos mères, femmes et enfants. Partout, à l'avant comme à l'arrière, le massacre. Nous nous efforcerons, en tant qu'anarchistes, de faire entendre notre voix avant qu'il ne soit trop tard. Nous avons envie de vous crier : « Est-il possible que vous soyiez à ce point aveugles pour accepter veuillez la mort, sans savoir pourquoi ? »

Camarades, l'Union anarchiste vous lance un ultime appel contre la guerre. Votre devoir est de monter la révolte de vos dirigeants qui, sous couvert de lutte contre le fascisme, vous emmènent à la boucherie. En aucun moment les anarchistes n'accepteront la guerre, notre mot d'ordre reste le même : Révolution, oui.

Guerre, jamais !

Raoul FRANÇOIS.

VALENTON CERCLE SYNDICALISTE

Examinant la position de la C.G.T. devant les risques de guerre, le Cercle syndicaliste constate que la bourgeoisie française est la principale responsable de la situation internationale devant laquelle se trouve le prolétariat de tous les pays. L'ennemi étant dans notre pays, la meilleure arme pour la lutte anti-fasciste est de porter au maximum l'action du prolétariat révolutionnaire français.

L'exigence du militarisme (35 milliards en 1938) ne peut que rapporter aux revendications de la classe ouvrière. En 1914 l'union sacrée fut réalisée après la mobilisation ; en 1938 elle se prépare avant. Le Cercle syndicaliste de Valenton s'élève contre toutes ces manœuvres tendant à la réalisation de cette union sacrée qui ne rapportera aux ouvriers, que misère et surexploitation, et finalement : la guerre et la mort. Le Cercle lance ce mot d'ordre :

Si tu veux la paix, prépare la révolution.

GERCLE SYNDICALISTE LUTTE DE CLASSE RENAULT

Les adhérents et sympathisants sont priés de venir à la réunion du Cercle, samedi 19 courant, à 9 h. 30. Une causerie sera faite par un conférencier du Cercle.

A propos d'une résolution

Dans son assemblée du 26 février dernier, un petit syndicat, comptant quelques centaines d'adhérents, le syndicat des correcteurs parisiens, a voté à l'unanimité moins une voix une résolution se terminant par ces mots :

« ... Si, en violation de ses statuts et de toutes les résolutions de ces congrès, la C.G.T. décidaît un jour de participer à un gouvernement quel qu'il soit, le Syndicat des correcteurs demandera à la Fédération du Livre de se placer dans l'autonomie. »

« Cette autonomie prendrait fin dès que les représentants de la C.G.T. quitteraient le gouvernement. »

Nous ne pouvons que remercier nos camarades correcteurs d'avoir eu le courage et la franchise de poser le problème sur son plan véritable. C'est l'existence même du syndicalisme, sa structure, son idée, son avenir enfin, qui se trouvent remis en question.

Remarquons toutefois que l'entrée de chefs cégétistes dans un gouvernement ne constituerait pas, à proprement parler, un fait nouveau. Elle serait l'aboutissement normal de la position prise par la C.G.T. en 1914, et de toute sa politique depuis cette date jusqu'à ce jour. Le crime de l'union sacrée a créé une solidarité trouble entre la bourgeoisie et les chefs syndicaux. Leurs destinées sont liées, désormais, pour toujours.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que les velléités gouvernementales de Jouhaux ont semé l'inquiétude parmi les syndicalistes. Le pape du syndicalisme n'a d'ailleurs pas attendu le Front populaire pour manifester sans vergogne ses aspirations au pouvoir. Nous nous souvenons fort bien que la question fut posée en 1929, au Congrès confédéral. L'imminence du péril provoqua une vive réaction chez les congressistes, et Liochon, secrétaire de la Fédération du Livre, alla jusqu'à agiter la menace de scission. Comme à son habitude, notre Léon répondit évasivement, mais fut contraint de reculer. Le danger était momentanément écarté. A cette époque une Fédération aux effectifs modestes comme la Fédération du Livre avait néanmoins assez de poids pour influencer le Congrès et éviter la catastrophe.

En serait-il de même aujourd'hui ? Nous ne le croyons pas. C'est que, depuis la réalisation de l'Union syndicale, et surtout depuis juillet 1936, il y a quelque chose de changé dans la structure même du syndicalisme. Jusqu'à cette date, les effectifs syndicaux comprenaient surtout une minorité d'ouvriers relativement évolués au point de vue idéologique et possédant une conscience de classe assez développée, militants pénétrés, à des degrés divers, de la haute mission du syndicalisme, et qui se différenciaient nettement de la multitude amorphie. C'est seulement dans les périodes d'effervescence et de revendications que la masse moutonnière venait se grouper autour d'eux, pour retomber d'ailleurs bien vite dans l'inorganisation.

Ce conglomérat électoral, cette démocratie confuse restait ordinairement soumise à ses démagogies populaires et la qualité d'électeur primairement celle de syndiqué.

Et cela est tellement vrai qu'il a fallu un succès électoral sans précédent des démagogues du Front populaire pour déchaîner la révolte de juillet 1914. La multitude s'est précipitée dans la C.G.T., mais dans une C.G.T. considérée par elle comme « prolongement du Front populaire ». Cette multitude a retrouvé à la tête de la C.G.T. les mêmes démagogiques populaires qu'elle avait acclamés sur les tréteaux politiques : les Frachon, Croizat, Arrachart, etc. Dans son esprit, ce sont ces derniers, et non pas Jouhaux et les vieux réformistes, presque toujours ignorés d'elle, qu'elle considère comme les « guides » de la C.G.T., et, pour elle, « L'Humanité » est, beaucoup plus que « Le Peuple », l'organe de la Confédération. Comment en serait-il autrement, lorsqu'on sait la somme d'éducation nécessaire pour faire d'un individu sorti de cette masse amorphe un syndiqué conscient ?

Et lorsque Proudhon exaltait, dans son admirable ouvrage, la *Capacité politique des classes ouvrières*, cela signifiait pour lui que ces classes étaient en train de se séparer du troupeau servile de la démocratie pour forger une nouvelle philosophie sociale, une nouvelle morale, un nouveau droit. Malheureusement, l'Histoire nous a permis de constater que, comme beaucoup d'autre ouvrage pour déchaîner la révolte de juillet 1914, Camarades, enfin, vous tous qui semblez être actuellement aveuglés par le démagogique poison des stalinistes, qui sont prêts à vous envoyer au massacre pour la défense de l'U.R.S.S., nous vous crions, et cela de toutes nos forces : Attention, la trahison des socialistes de 14 sera la trahison de tous les syndicats et partis politiques de 38 !

Souvenez-vous, camarades, des 9.154.483 cadavres pour que cela ne recommence. Avez-vous déjà songé un instant à ce que pourrait être la prochaine ? Savez-vous que contre certains gaz, les masques sont impuissants ? C'est à cela qu'il vous faut réfléchir, camarades : ce ne sera pas seulement votre peau qui sera en jeu, mais aussi la vie de vos mères, femmes et enfants. Partout, à l'avant comme à l'arrière, le massacre. Nous nous efforcerons, en tant qu'anarchistes, de faire entendre notre voix avant qu'il ne soit trop tard. Nous avons envie de vous crier : « Est-il possible que vous soyiez à ce point aveugles pour accepter veuillez la mort, sans savoir pourquoi ? »

Camarades, l'Union anarchiste vous lance un ultime appel contre la guerre. Votre devoir est de monter la révolte de vos dirigeants qui, sous couvert de lutte contre le fascisme, vous emmènent à la boucherie. En aucun moment les anarchistes n'accepteront la guerre, notre mot d'ordre reste le même : Révolution, oui.

Guerre, jamais !

Raoul FRANÇOIS.

NOTRE ORGANE

« L'Exploité » a paru. Tous les camarades doivent venir le prendre. Les groupes de province sont priés de passer leurs commandes.

Tous au travail pour la diffusion.

R. G.

LE MOUVEMENT SYNDICAL

La situation chez les techniciens

Il faut regretter le peu d'intérêt que portent les travailleurs manuels à la situation des techniciens groupés à leur côté dans la C.G.T., car, contrairement à ce que beaucoup trop pensent, les problèmes des techniciens sont inséparables d'un ensemble de problèmes dont dépend à l'heure actuelle l'existence même du mouvement syndical en France.

ORGANISATION SYNDICALE DES TECHNICIENS

La nécessité de gagner à la cause syndicale ces catégories de salariés jusqu'à présent rebelles à toute forme d'organisation et encore perméables à l'influence patronale incita, en 1936, la C.G.T. à créer la Fédération des Techniciens, fédération de métiers, forme d'organisation la meilleure pour la prospection syndicale dans ce milieu social, ainsi que l'expérience d'autres pays l'avait démontré.

LES SYNDICATS JAUNES

La venue de l'ensemble des techniciens dans la C.G.T. aurait laissé le patronat isolé devant le bloc ouvriers-techniciens.

C'est pour faire échec à ce bloc qui se renforçait chaque jour dans les usines, que, spéculant sur la vague considérable du syndicalisme dans tous les milieux à cette époque, le patronat crée ses syndicats « jaunes », afin de paralyser le recrutement massif des techniciens par la Fédération des Techniciens. Celle-ci, à l'heure née, se trouvait donc déjà aux prises avec deux adversaires : le patronat d'une part et les syndicats « indépendants » ou « professionnels » d'autre part.

L'ORIENTATION DE LA F.D.T.

La Fédération des Techniciens s'éleva contre la « pause ». A son congrès de novembre 1936, elle proclama :

« Que seule, l'action directe collective des salariés, pouvant aller jusqu'à la grève, préparée, et menée dans la pleine indépendance du mouvement syndical par rapport aux gouvernements, sectes politiques, philosophiques et religieuses, est susceptible de leur faire obtenir de l'avenir du mouvement syndical des techniciens. Mais il y avait des policiers. »

LES ADVERSAIRES DE LA FÉDÉRATION DES TECHNICIENS

Se déclarant hostile à la collaboration ouvrière et à son complément, l'arbitrage obligatoire, la Fédération des Techniciens s'était affirmée comme un élément de perturbation de la « Pause », que pour des causes différentes, réformistes et néo-réformistes du Parti communiste passaient dans le mouvement revendicatif.

« Le Congrès considère que le mouvement syndical ne saurait retenir comme efficace toute forme d'activité s'éloignant des principes économiques plus haut. »

« En particulier, il déclare qu'une loi imposant l'arbitrage obligatoire ne peut être conforme à l'intérêt collectif des travailleurs. »

« De nombreuses expériences, dans la période actuelle, qui peut cependant être considérée comme particulièrement favorable, ont montré que les Pouvoirs Publics ne pouvaient se soustraire à la pression des intérêts patronaux. »

« Nous pouvons très bien à l'avenir nous trouver en présence d'une attitude nettement hostile des Pouvoirs Publics et nous le risquerons d'autant plus que nous perdrons notre force et notre combativité. »

« L'expérience historique du mouvement syndical montre que l'arbitrage obligatoire conduit les salariés à une passivité générale et aboutit soit à la désertion des organisations syndicales, soit à la perte de leur caractère de force indépendante de défense des travailleurs, en face des chambres syndicales patronales. »

(A suivre.)

GERACHE.

LACARDE.